

SACD Belgique M009069

L'ANNEE SABBATIQUE

Comédie d'une heure quarante-cinq environ
pour six personnages (2 hommes, 4 femmes)

DE PHILIPPE DANVIN

Par ordre d'apparition :

Les deux rôles masculins

Pierre - Michel

Les quatre rôles féminins

Evelyne - Marie - Colette - Angèle

Le décor

La salle de réception d'un hôtel avec un coin salon

ACTE 1

SCENE 1

EVELYNE, PIERRE et MARIE

(Au lever du rideau, les spectateurs découvrent un curé dansant et chantant sur une musique entraînante.)

EVELYNE, *rentrant et coupant la radio*. – Tu as eu de la chance que ce n’était pas moi à la réception.

PIERRE, *la suivant*. – Tu ne m’aurais pas donné une chambre ?

EVELYNE. – Non, Pierre. En plus, tu arrives déguisé en curé.

PIERRE. – Mais, Evelyne, ma chérie, je croyais que tu aimais les déguisements.

EVELYNE. – Seulement quand nous sommes dans l’intimité.

PIERRE. – Hm ! J’espère que nous pourrons connaître de tels moments ici.

EVELYNE. – Tu rêves : je ne prendrai jamais ce genre de risques et c’est un hôtel sérieux.

PIERRE. – Hôtel sérieux mais petit.

EVELYNE. – Petit certes mais hôtel quand même, mon hôtel.

PIERRE. – Il n’y a que huit chambres dont certaines sont inoccupées, la réceptionniste me l’a dit.

EVELYNE. – Elle n’a pas à faire de commentaires la réceptionniste, surtout qu’elle n’est pas que réceptionniste, la réceptionniste.

MARIE, *rentrant*. – Je reviens parce que j’ai oublié la liste des courses.

EVELYNE. – Comme c’est étonnant, Marie. Vous les cumulez encore aujourd’hui.

MARIE. – Vous dites ça parce que j’ai oublié de monter le petit-déjeuner de la chambre six ?

EVELYNE. – Entres autres, oui.

PIERRE. – Ce n’est pas un péché très grave.

MARIE, *souriant*. – En tout cas pas assez pour me confesser. Et pourtant, il faudrait. Vous ne devinez jamais que...

EVELYNE. – Je ne tiens pas à entendre l’énumération de vos frasques. (*Marie regarde ses vêtements.*) Non, cela ce sont vos fringues. Vos frasques...

PIERRE. – Disons que ce sont vos péchés.

MARIE, *souriant à nouveau*. – Un jour à l’église, je...

EVELYNE. – Je me moque de ce qu’il s’est passé à l’église. Allez remettre la main sur votre liste.

MARIE. – Où l’ai-je mise ? Où étions-nous quand vous me l’avez dictée ?

EVELYNE. – Dans la cuisine.

MARIE. – C’est juste et elle n’était pas longue. Je vais voir si je la retrouve sinon vous me la redicterez. Vous aimez bien me dicter...

EVELYNE. – Je me passerai de vos remarques. Filez et retrouvez cette liste.

MARIE. – Bien, Madame. (*Elle sort.*)

EVELYNE. – Elle n’arrête pas de faire des commentaires.

PIERRE. – Effectivement et c’est comme ça que je sais que certaines chambres sont libres.

EVELYNE. – Parce qu’une cliente a loué les 4 du deuxième étage et celle du premier qui se trouve en-dessous de la sienne.

PIERRE. – Pour elle toute seule ? Pourquoi ?

EVELYNE. – Parce qu’elle a peur, Pierre.

PIERRE. – Peur de quoi ?

EVELYNE. – Michel m’a dit qu’elle était agoraphobe.

PIERRE. – Agoraphobe ?

EVELYNE. – Des gens ont des peurs, des phobies. Chez elle, c’est la peur de la foule.

PIERRE. – Jamais entendu parler de ça.

EVELYNE. – Eh bien ça existe.

PIERRE. – Si c’est Michel, ton médecin de mari qui l’a dit, faisons-lui confiance.

EVELYNE. – Et si mon médecin de mari te trouve ici, cela fera des étincelles. Alors, repars.

MARIE, *revenant*. – Je repars.

EVELYNE. – C’est ça et faites diligence.

MARIE. – Faites diligence ?

EVELYNE. – Faites vite. Vous ne savez pas ce que c’est que faire diligence ?

PIERRE. – La diligence était souvent attaquée par les Indiens. Si vous voyez des flèches, baissez donc la tête.

MARIE. – Pourquoi est-ce que je baisserais la tête ? (*Puis en aparté.*) Il n’a pas toutes les frites dans le même paquet, celui-là.

EVELYNE. – Allez-y tête baissée ou droite mais allez-y maintenant.

PIERRE. – Et sans crainte : chez nous, les Indiens sont une espèce en voie de disparition.

MARIE, *le dévisageant*. – C'est comme les curés.

EVELYNE, *choquée*. – Oh ! Mais arrêtez de faire des commentaires. Vos courses vous attendent.

MARIE. – Je serai vite revenue : la liste est petite donc je mets le cap sur l'épicerie de Fernande. Vous savez ce que chante toujours son mari ? (*Elle commence à chanter.*) Quand je pense à Fernande, je...

EVELYNE, *sèchement*. – ...bande tous mes muscles pour courir vers l'épicerie. Sortez.

PIERRE, *en aparté*. – Moi, ce ne sont pas tous mes muscles, un seul suffit.

EVELYNE, *même jeu*. – Sortez sinon je vous mets à la porte.

MARIE. – Mais c'est deux fois la même chose, vous ne savez plus ce que vous dites.

EVELYNE, *même jeu*. – Comment ça je ne sais plus ce que je dis ?

MARIE. – Non : sortir et être à la porte, c'est la même chose.

PIERRE. – Allez, on se calme. Partez maintenant, Fernande vous attend.

MARIE. – Oui, à cette heure-ci, il n'y aura pas foule. Heureusement, d'ailleurs, parce que je n'aime pas quand il y a beaucoup de monde.

PIERRE. – Donc, ça tombe bien, vous saluerez les autres agoraphobes pour nous.

MARIE, *perplexe*. – Les quoi ? Comment savez-vous qu'ils ont des chats angoras ?

PIERRE. – Je ne vous parle pas de chats angoras, je vous parle des agoraphobes.

EVELYNE. – Et je vous expliquerai plus tard ce que c'est. Pour la dernière fois, sortez.

MARIE. – Oui, parce que je n'ai pas tout compris...surtout la fin avec les chats angoras de Fernande. (*Elle sort.*)

SCENE 2

EVELYNE et PIERRE

EVELYNE. – Ouf ! Elle est enfin sortie. Et toi, repars, je ne veux pas que Michel te trouve ici.

PIERRE. – Ton Michel ne sait même pas que j'existe.

EVELYNE. – Mais il a des doutes, je sens qu'il pense que j'ai un amant.

PIERRE. – Il ne pensera jamais qu'il est ici déguisé en abbé. Ainsi habillé, je suis l'abbé Pierre.
(*Il sourit.*)

EVELYNE. – Cela ne me fait pas rire, il remarquera très vite que tu n'es pas un vrai abbé...
Pierre.

PIERRE. – Je donnerai le change : je suis bon comédien.

EVELYNE. – S'il te pose des questions sur la religion, tu resteras le bec dans l'eau.

PIERRE. – Plutôt dans le vin de messe. Mais pourquoi me poserait-il des questions ?

EVELYNE. – Parce qu'un curé à l'hôtel, ce n'est pas courant. Depuis dix ans, tu es le premier.

PIERRE. – Il faut toujours un premier et un curé en vacances, ça existe.

EVELYNE. – Sûrement mais ce n'est pas courant surtout dans un hôtel où il y a déjà une agoraphobe doublée d'une hypochondriaque.

PIERRE. – Une hypochondriaque ?

EVELYNE. – Oui, c'est moins connu qu'un hippopotame mais en Europe, on en croise.

PIERRE. – Hypochondriaque : qu'est-ce que c'est pour une bête ?

EVELYNE. – Quelqu'un qui a toujours peur d'être malade et qui, au moindre symptôme, croit être malade.

PIERRE. – Ah oui, je dois avoir vu un film là-dessus mais comment le sais-tu ? Elle te l'a dit ?

EVELYNE. – En cinq minutes, j'étais fixée : elle m'a parlé de la propreté de la chambre, que si elle n'était pas impeccable, elle allait tomber malade.

PIERRE. – On peut s'en inquiéter sans pour autant être...

EVELYNE. – Hypochondriaque ? Si. Elle a enchaîné avec les acariens, qu'elle était allergique tout comme aux poils de chat, au gluten, au lactose et au pollen, entre autres.

PIERRE. – Et en parler, ça suffit pour être...

EVELYNE. – Hypochondriaque ? Oui, en cinq minutes, je n'ai entendu parler que de maladies.

SCENE 3

EVELYNE, PIERRE et MICHEL

MICHEL, *rentrant en téléphonant.* – Oui, vieux, je ne veux plus entendre parler de maladies, je prends une année sabbatique qui débute aujourd'hui...Ce que je vais faire ? Donner un coup de main à Evelyne. D'ailleurs, j'arrive à l'hôtel...Oui, je sais qu'il est petit...

PIERRE, *en aparté*. – Je ne suis pas seul à le dire.

EVELYNE, *en aparté*. – Une année sabbatique ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MICHEL, *même jeu*. – Mais ce n'est pas parce qu'il est petit qu'il n'y a rien à y faire.

EVELYNE, *même jeu*. – Rien à y faire ? Je n'ai pas besoin d'aide.

MICHEL, *même jeu*. – Non, peut-être pas la cuisine sinon je risque d'empoisonner les clients.

EVELYNE, *même jeu*. – Et m'empoisonner l'existence par la même occasion.

PIERRE, *même jeu*. – Je prierai pour les défunts...puisque je suis curé.

MICHEL, *même jeu*. – Pas non plus du bricolage sinon je vais me taper sur les doigts, devoir aller aux urgences et je ne veux plus entendre parler de l'hôpital...

PIERRE, *même jeu*. – Je peux prier aussi pour les malades et les blessés.

EVELYNE, *même jeu*. – Oh que si ! Tu vas retourner y faire des consultations, mon gaillard, parce que, avant de prendre une année sabbatique, tu aurais pu me...consulter.

MICHEL, *même jeu*. – Je ne veux plus consulter ou ausculter. Oui, je raccroche pendant un an...minimum et je raccroche même tout court. Salut, vieux.

EVELYNE. – Vieux mais toi, tu ne l'es pas encore au point de prendre une année sabbatique.

MICHEL. – Evelyne, ma chérie, je t'ai dit plus d'une fois que j'étais au bord du burn-out...

EVELYNE. – Mais que vas-tu faire ?

MICHEL. – D'abord souffler... mais très peu de temps puis t'aider ici à l'hôtel.

EVELYNE. – Je n'ai pas besoin d'aide.

MICHEL. – Mais si.

EVELYNE. – Mais non.

MICHEL. – Mais si.

EVELYNE. – Mais non.

MICHEL. – Je te dis que si.

EVELYNE. – Je te dis que non.

PIERRE. – Veuillez m'excuser mais si vous voulez jouer au ni oui ni non, cela ne me regarde pas, je retourne dans ma chambre.

EVELYNE. – Mais vous m'aviez dit, Monsieur le curé, que vous étiez de passage, que vous repartiez dès aujourd'hui. (*Puis en aparté à Pierre.*) Je t'interdis de rester.

PIERRE. – Eh bien, j'ai changé d'avis. Je vais rester quelques jours.

MICHEL. – Restez, je ne vous chasse pas, bien au contraire.

PIERRE. – Vous ne chassez pas le curé, c'est déjà une bonne nouvelle.

MICHEL. – J'aurais déjà du mal avec les animaux. Je les adore et tout spécialement les chats.

PIERRE, *d'abord en aparté*. – Il n'est pas angoraphobe. (*Puis à Michel.*) Mais plutôt que d'aller voir ceux de Fernande, je vais me retirer.

MICHEL. – Ceux de Fernande ?

EVELYNE. – Tu demanderas à Marie et comme elle est encore très distraite aujourd'hui, je vais vous accompagner, monsieur l'abbé, pour vérifier que votre chambre était bien prête.

PIERRE, *réjoui*. – Oh oui, accompagnez-moi. (*A Evelyne en aparté en fredonnant « Déshabillez-moi » de Juliette Gréco*). Et puis, déshabillez-moi, oui mais pas tout de suite, pas trop vite.

EVELYNE, *d'abord en aparté à Pierre*. – Inutile de te faire des illusions. (*Puis à Michel.*) Nous reparlerons plus tard de cette année sabbatique.

MICHEL. – Si tu veux mais c'est acté et je vais enfin respirer. A plus tard, monsieur l'abbé.

PIERRE. – A plus tard. (*Ils sortent.*)

MICHEL. – Voilà que je laisse ma femme se retrouver dans une chambre avec un homme. Un homme ? Mais non, Michel, pas d'alerte rouge : c'est un curé.

SCENE 4

MICHEL et COLETTE

COLETTE, *rentrant*. – Veuillez m'excuser, Monsieur, vous ne savez pas où je peux trouver une pharmacie ?

MICHEL, *d'abord en aparté*. – Pharmacie est un mot que je ne veux plus entendre.

COLETTE. – En sortant de l'hôtel, j'ai tourné à gauche et j'ai marché quelques minutes sans en voir.

MICHEL. – Si vous aviez tourné plutôt à droite, vous auriez trouvé ce que vous cherchiez.

COLETTE. – C'était la direction du centre donc de la foule, j'en ai horreur, je ne la supporte pas.

MICHEL, *en aparté*. – Moi, c'est toi que je ne supporte pas. Serait-ce l'agoraphobe dont m'a parlé Evelyne ?

COLETTE. – Je cherche une pharmacie parce que je crains de ne pas avoir assez d'anti-douleurs pour mes migraines.

MICHEL, *même jeu*. – Agoraphobe et hypochondriaque : deux raisons de ne pas la supporter.

COLETTE. – Depuis mon installation hier, je suis migraineuse. Il y a peut-être des acariens dans la literie. J’y suis allergique.

MICHEL. – Et chez vous, avez-vous mal à la tête ?

COLETTE. – Oui, très souvent.

MICHEL. – Et avez-vous des acariens ?

COLETTE. – Non, j’ai pris mes précautions : toute ma literie est adaptée. Et j’ai utilisé une lotion spéciale pour traiter tous les endroits où l’on peut s’asseoir.

MICHEL. – Donc aucun rapport entre vos migraines et les acariens mais je me limiterai là dans mes constats. (*Puis en aparté.*) Je suis en année sabbatique.

COLETTE. – Quand même, je me méfie.

MICHEL. – Ma femme sélectionne avec beaucoup de rigueur la literie.

COLETTE. – Votre femme ? Mais vous êtes médecin alors ? Elle m’a parlé de vous.

MICHEL, *d’abord en aparté*. – Eh bien, elle aurait mieux fait de se taire. (*Puis à Colette.*) Parlé de moi ? Je suis un mari on ne peut plus normal, vous savez.

COLETTE. – Mais non, pas normal. Quelle chance a votre femme !

MICHEL. – Ah bon ? Il faudra le lui dire parce qu’elle n’en est pas souvent persuadée.

COLETTE. – Avoir un mari médecin aux petits soins pour vous, le rêve.

MICHEL. – N’en parlons plus.

COLETTE. – Mais si, parlons-en au contraire. Donnez-moi votre avis : quelle pourrait être la cause de mes migraines ?

MICHEL. – Madame, je...

COLETTE. – Appelez-moi, Colette, docteur.

MICHEL. – Si vous le désirez... Colette, mais appelez-moi Michel alors, pas docteur.

COLETTE. – Mais pourquoi ?

MICHEL. – Parce qu’il n’y a plus de docteur, je... je suis en congé et pas en consultation.

COLETTE. – En congé ? Mais ça ne vous empêche pas de me donner votre avis.

MICHEL. – Si. J’ai parfaitement le droit de me taire. Et la liberté individuelle, qu’en faites-vous ?

COLETTE. – Et le serment d’Hippocrate, qu’en faites-vous ? Vous ne pouvez pas refuser de me soigner.

MICHEL. – Mais vous n’êtes pas malade.

COLETTE. – Si.

MICHEL. – Et moi, ouvrez bien grand vos oreilles : je vous dis que non.

COLETTE. – Parlons-en justement de mes oreilles : elles bourdonnent régulièrement. Vous croyez que c’est lié à mes migraines ?

MICHEL. – Je ne crois rien du tout. Je suis en congé.

COLETTE. – Mais pas délivré du serment d’Hippocrate.

MICHEL, *en aparté*. – Si seulement je pouvais être délivré... de ta présence, Colette.

COLETTE. – C’est pour la vie que vous avez prêté serment.

MICHEL, *même jeu*. – Et toi ton serment, c’est d’être emmerdeuse à temps plein ?

COLETTE. – Respectez-le sinon Hippocrate va se retourner dans sa tombe et viendra vous tirer les orteils pour vous empêcher de dormir.

MICHEL, *même jeu*. – Les histoires à dormir debout à présent, suite logique. Je vais l’étrangler.

COLETTE. – Alors docteur, votre diagnostic ?

MICHEL, *même jeu*. – Diagnostic, encore un mot que je ne veux plus entendre.

COLETTE. – Docteur, je vous en prie, aidez-moi à guérir, que dois-je faire ?

MICHEL, *même jeu*. – Ta prière parce que je ne vois que l’euthanasie...dont je vais me charger si tu continues.

COLETTE. – Docteur, c’est Dieu qui vous a placé sur mon chemin, je le sens.

MICHEL, *même jeu*. – Et moi, j’ai le nez complètement bouché.

COLETTE. – Docteur, ce chemin n’a été que souffrance jusqu’ici.

MICHEL, *même jeu*. – Des souffrances que je vais abréger mais ressaisissons-nous. (*Se ressaisissant.*) Plus jamais docteur, je vous l’ai dit mais Michel, Colette.

COLETTE. – Oui, pardon, Michel, que dois-je faire ?

MICHEL. – Migraines répétitives et oreilles qui bourdonnent : vous manquez de sommeil.

COLETTE. – Mais oui, je dors très mal. J’avais oublié de vous le dire.

MICHEL. – Donc je vous prescris une cure immédiate avec pour consigne de multiplier les siestes. Allez immédiatement vous reposer.

COLETTE. – Mais il est déjà passé 16 h. Vous ne croyez pas qu’il est un peu tard ?

MICHEL, *péremptoire*. – S’il n’est pas d’heure pour les braves, il n’en existe pas non plus pour la sieste. Courez vous reposer... (*Puis en aparté.*) avant que je ne vous étrangle.

COLETTE. – Vous...vous avez raison. Une sieste avant le dîner, cela me fera le plus grand bien. A tout à l’heure. (*Elle sort.*)

MICHEL. – A tout à l’heure (*Elle est sortie.*) mais le plus tard possible.

SCENE 5

MICHEL et MARIE

MARIE, *revenant*. – Et voilà, les courses sont faites : j’ai fait diligence et baissé la tête pour éviter les flèches.

MICHEL. – Il y avait des Indiens ?

MARIE. – Non ou alors ils étaient bien cachés. Vous avez vu ? Il y a un curé dans l’hôtel.

MICHEL. – Je l’ai croisé, oui.

MARIE. – Mais si vous voulez mon avis : il n’a pas toutes les frites dans le même paquet.

MICHEL. – Toutes les frites dans le même paquet ? En bon français, ça donne quoi ?

MARIE. – Il est particulier comme curé : il dit des choses bizarres.

MICHEL. – Ces gens-là parlent à Dieu, c’est forcément particulier.

MARIE. – Mais là, c’est à moi qu’il parlait et je ne suis pas une petite sainte. (*Elle sourit.*)

MICHEL. – Donc, n’étant pas au même niveau, vous n’avez pas forcément compris : c’est logique.

MARIE, *souriant à nouveau*. – Non, je suis beaucoup plus bas. Si vous saviez...

MICHEL. – Je ne veux pas savoir.

MARIE. – Mais je parle alors que j’ai des choses à ranger au frigo.

MICHEL. – Des denrées périssables.

MARIE, *en aparté*. – Des denrées ? Lui aussi il parle bizarrement. (*Elle sort.*)

MICHEL, *soupirant*. – Elle met la main à la pâte en cuisine mais elle n’a pas inventé le fil à couper le beurre. (*Son portable sonne.*) Allo ? Oui, lui-même... Madame Chapelle ? Un rendez-vous ? Comment ça un rendez-vous ?...Mais qui vous a donné mon numéro ? ...La secrétaire ?... Madame Lacro ?...Elle aime bien les chocolats... Vous lui avez offert une boîte de chocolats pour avoir mon numéro ?... Mais c’est de la corruption...Non, je ne suis plus disponible ou alors le

prochain rendez-vous et c'est sans garantie, ce sera dans un an...au revoir, Madame Chapelle. (*Il raccroche.*)

Non seulement, elle passe ses journées à se goinfrer de chocolat mais elle transmet mon numéro. Madame Lacro...Lacro au chocolat, oui.

MARIE. – Et voilà. Vous êtes là beaucoup plus tôt : il y a moins de malades que d'habitude ?

MICHEL. – Non, c'est même tout le contraire. On peut y rajouter celle qui m'a téléphoné et Lacro.

MARIE. – Lacro ?

MICHEL. – Lacro au chocolat.

MARIE. – Et c'est une maladie d'être accro au chocolat ?

MICHEL. – Oui parce que ça engendre la corruption.

MARIE, *d'abord en aparté.* – On continue à mettre les frites hors du paquet. (*Puis à Michel.*)
Répétez-moi ça un peu : quand on mange beaucoup de chocolat, ça quoi ?

MICHEL. – Ça engendre la corruption.

MARIE. – Moi, je pensais que ça pouvait déclencher des éruptions, qu'on avait des boutons.

MICHEL. – Des boutons, ç'est moi qui en ai quand j'entends des choses pareilles.

MARIE. – Il faudra vérifier si vous n'êtes pas allergique. Un homme ne vient plus chez Fernande parce qu'il est allergique aux poils de chat.

MICHEL. – Fernande ?

MARIE. – Elle a des angoras qui viennent dans l'épicerie.

MICHEL. – Et alors ?

MARIE. – Elle a perdu un client. Comment il dit encore le curé ? Ah oui, il doit être angora quelque chose.

MICHEL. – Angora quelque chose ?

MARIE. – Mais oui, le curé avait l'air d'être au courant : ça doit être une maladie transmise par les chats angoras.

MICHEL, *d'abord en aparté.* – Elle aussi ne doit pas avoir toutes les frites dans le même paquet. (*Puis à Marie.*). Par les chats angoras, vous êtes sûre ?

MARIE. – Il me semble, oui.

MICHEL. – Jamais entendu parler de ça et puis ne me parlez plus de maladie, j'attrape de l'urticaire.

MARIE. – Vous voyez que vous devez être allergique.

MICHEL. – C'est ça, je suis devenu allergique à tout ce qui a trait à la médecine. Et ne cherchez pas dans un dictionnaire pour savoir comment ça s'appelle, ça n'existe pas.

MARIE. – Mais si, ça doit exister puisque vous l'êtes devenu.

MICHEL. – Non, ce n'est qu'une façon de parler. Et comme vous ne comprenez rien à rien, je vais voir ailleurs si j'y suis. (*Il sort.*)

MARIE. – Je vais voir ailleurs si j'y suis ? Et après, il dira que je ne comprends pas bien le français. Prétentieux, va. (*Une nonne entre.*) Ça alors, une nonne après un curé, on les a lâchés aujourd'hui.

SCENE 6

MARIE et ANGELE

ANGELE. – Bonjour, ma fille.

MARIE. – Ma fille ? Mais votre fille n'est pas ici, Madame.

ANGELE. – Je le sais, ma fille, parce que je ne suis évidemment pas mère.

MARIE, *sceptique et en aparté.* – Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à parler bizarrement aujourd'hui ! (*Puis à Angèle*) Ben non, vous adorez la Vierge et vous l'êtes aussi...enfin, je suppose.

ANGELE. – Mais...vous supposez bien. J'ai prononcé mes vœux...

MARIE. – Moi aussi, quand j'ai vu une étoile filante. (*Puis en aparté.*) C'est comme les flèches de tantôt.

ANGELE. – Mais vous vous moquez de moi ?

MARIE. – Mais non. Vous, ce n'est pas quand vous avez vu une étoile filante ?

ANGELE. – Mais non, je suis rentrée dans les ordres, j'ai donc pris le voile.

MARIE. – Eh bien, vous avez raté de peu Monsieur Michel. Lui, il vient de les mettre les voiles.

ANGELE. – Et qui est ce monsieur Michel ?

MARIE. – Le mari de la patronne. Il est médecin mais il est devenu allergique.

ANGELE. – Allergique à quoi ?

MARIE, *réfléchissant.* – Ah, ça c'est plus compliqué. Si j'ai bien compris parce qu'il paraît que je ne comprends pas très bien...

ANGELE, *en aparté.* – Ça, ça ne m'étonne pas.

MARIE. – C'est un médecin qui est allergique à la médecine.

ANGELE. – Allergique à la médecine...ça existe ?

MARIE. – Oui mais il ne faut pas regarder dans un dictionnaire.

ANGELE. – Pourquoi est-ce que j’y regarderais ?

MARIE. – Pour trouver comment ça s’appelle parce que ça n’existe pas.

ANGELE, *en aparté*. – Elle tient des propos incohérents. A mon avis, on ne doit pas avoir mis toutes les pièces dans la bonne tirelire.

MARIE. – Enfin, c’est ce qu’il dit et répète.

ANGELE. – Il ?

MARIE. – Monsieur Michel.

ANGELE. – Soit, je ne suis pas ici pour parler allergie et médecine. Je voudrais une chambre.

MARIE. – Vous avez de la chance. Vous serez à la une et en pays de connaissance.

ANGELE. – Pourquoi ?

MARIE. – Parce qu’à la deux, c’est un curé.

ANGELE. – Un curé ? Ça alors.

MARIE. – Ah oui , parce qu’un curé et une nonne en même temps dans l’hôtel, ça donne envie de jouer au loto.

ANGELE. – Comment s’appelle-t-il ?

MARIE. – Attendez, je regarde. (*Elle consulte le registre.*) Pierre Duchêne.

ANGELE. – Je ne le connais pas. Nous ferons connaissance.

MARIE. – Et pour vous, j’indique quel nom ?

ANGELE. – Sœur Angèle.

MARIE. – Sœur Angèle ? Mais ce n’est pas un nom, ça !

ANGELE. – C’est pourtant le mien.

MARIE. – Mais ça ne suffit pas : il faut un vrai nom, une vraie identité. Imaginez que vous soyez déguisée en bonne sœur et que vous partiez sans payer.

ANGELE. – Partir sans payer ? Mais comment osez-vous ?

MARIE. – Ça arrive et on fera quoi, nous ? On écrira au pape pour être remboursé ?

ANGELE. – Sûrement pas, il a d’autres chats à fouetter.

MARIE. – Pas des angoras, j’espère sinon il aura Fernande sur le dos.

ANGELE, *en aparté*. – Elle recommence avec ses propos incohérents.

MARIE. – Alors, votre nom ? Ah, mais vous aviez réservé, suis-je bête.

ANGELE, *même jeu*. – Heureusement qu'elle le sait.

MARIE. – Mademoiselle Angèle Dubois, c'est vous ?

ANGELE. – Mademoiselle, effectivement.

MARIE, *en aparté*. – Mademoiselle parce qu'elle n'a pas vu le loup. C'est pas comme moi. (*Puis à Angèle.*) Dites, Dubois à côté de Duchêne, c'est vraiment en pays de connaissance.

ANGELE. – Je ne suis pas là pour entendre de stupides jeux de mots.

MARIE. – Et moi, c'est Marie ... mais pas Laforêt, je vous rassure. (*Elle rit.*)

ANGELE. – Tant mieux.

MARIE. – Vous paierez avec une carte de banque, mademoiselle Angèle ?

ANGELE. – Non, je paierai en espèces.

MARIE. – Avec l'argent de la collecte ?

ANGELE. – Mais comment osez-vous ? Vous croyez que je pique dans la caisse ? Donnez-moi la clé s'il vous plaît avant que je ne change d'hôtel.

MARIE, *la lui tendant*. – La voilà. C'est par là. (*Désignant la porte côté jardin.*) C'est au premier.

ANGELE. – Merci. (*Elle sort.*)

MARIE, *se mettant à chanter Mademoiselle Angèle de Pierre Desproges*. – Je frappe au numéro un, je demande mam'selle Angèle. La concierge me répond : « Mais quel métier fait-elle ? » Elle fait des pantalons, des jupes et des jupons et des gilets de flanelle. Elle fait des pantalons, des jupes et des jupons et des bonnets de coton. Ah, ah, ah, ah, je ne connais pas ce genre de métier, allez voir à côté. (*Elle sort.*)

SCENE 7

COLETTE et MICHEL

COLETTE, *revenant*. – Impossible de m'assoupir, j'ai les oreilles qui bourdonnent. Je devrais peut-être aller à la pharmacie puisque j'ai oublié mes boules quies à la maison.

MICHEL, *revenant à son tour et en aparté*. – Flûte ! C'est ce qu'on appelle une mauvaise rencontre.

COLETTE. – Ah, docteur ! C'est le Bon Dieu qui vous ramène à moi.

MICHEL, *en aparté*. – Je n'y crois pas donc pas de remords si j'abrège ses souffrances.

COLETTE. – Je n'arrive pas à faire de sieste, mes oreilles bourdonnent beaucoup trop.

MICHEL. – Il y a peut-être près de vous quelques guêpes se préparant à vous piquer.

COLETTE. – Ne parlez pas de malheur et surtout ne plaisantez pas : faites quelque chose.

MICHEL. – Madame, je vous ai dit et je vous répète que je suis en congé.

COLETTE. – Mais enfin, vous ne pouvez pas me laisser dans un état pareil.

MICHEL, *s'énervant*. – Mais qu'est-ce qu'il a votre état ? Apparemment, vous allez très bien.

COLETTE. – Apparemment, vous venez de le dire mais les apparences sont souvent trompeuses.

MICHEL. – Mais non.

COLETTE. – Et moi, je vous dis que si. Vous ne pouvez pas refuser de me soigner.

MICHEL, *en aparté*. – Où est ma tronçonneuse, que je renie à jamais le serment d'Hippocrate ?

COLETTE. – Auscultez-moi.

MICHEL, *même jeu*. – Incitation à la débauche, ça va chercher dans les combien ?

COLETTE. – Auscultez-moi et faites-moi une ordonnance, s'il vous plaît.

MICHEL, *même jeu*. – Bon, tentons quand même d'éviter le massacre. (*Puis à Colette.*) Essayez des boules quies, c'est le premier traitement pour les oreilles qui bourdonnent.

COLETTE. – Alors je dois aller en racheter parce que je les ai oubliées chez moi.

MICHEL. – Mais qu'attendez-vous ? Courez à la pharmacie.

COLETTE. – J'y cours...mais docteur, celle que vous m'aviez indiquée, c'est dans le centre.

MICHEL. – Et alors ?

COLETTE. – Mais il y aura du monde, ça m'angoisse. Il n'y en a pas une autre plus près et dans un endroit moins fréquenté ?

MICHEL, *réfléchissant*. – Si...en sortant, à gauche.

COLETTE. – Mais tantôt il n'y en avait pas.

MICHEL. – Eh bien depuis on en a construit une.

COLETTE. – Vous vous moquez de moi ?

MICHEL. – Mais non. C'est un trait d'humour...sans moquerie.

COLETTE. – Bon, je veux bien vous croire. Donc à gauche ?

MICHEL. – Puis la première à gauche et ensuite tout droit pendant environ cinq cents mètres.

COLETTE. – Mais ce sera long, j'ai déjà marché vingt minutes tantôt.

MICHEL. – Vous n'avez pas l'habitude de marcher ?

COLETTE. – Non.

MICHEL. – Et vous vous étonnez d’avoir la migraine ou les oreilles qui bourdonnent ?

COLETTE. – Même les deux en même temps.

MICHEL. – La marche est le principal remède à ces problèmes.

COLETTE. – Vous êtes sûr ?

MICHEL. – Tout à fait sûr. Allez-y immédiatement...en marchant...lentement.

COLETTE. – Je pars tout de suite alors. Merci, docteur. *(Elle sort.)*

MICHEL. – Et prends surtout tout ton temps. Et je vais faire un petit tour également mais je tourne à droite en sortant. *(Il sort.)*

SCENE 8

EVELYNE et PIERRE puis MARIE

EVELYNE, *rentrant*. – Mais tu ne vas pas me suivre partout ?

PIERRE, *la suivant*. – Nous étions dans la bonne pièce. Pourquoi es-tu sortie ?

EVELYNE. – Parce que nous étions dans ta chambre et que tu devenais entreprenant.

PIERRE. – Je ne pouvais pas résister et je sentais que tu allais craquer.

EVELYNE. – Ce n’est pas possible. N’y pense même pas.

PIERRE. – Je ne pense qu’à ça.

EVELYNE. – Inutile de rêver : sous mon toit et avec un curé en plus.

PIERRE. – Mais je ne suis pas prêtre.

EVELYNE. – Mais tu en as l’habit.

PIERRE. – L’habit ne fait pas le moine. Je vais aller passer une chemise légère et un bermuda.

EVELYNE. – Sûrement pas.

PIERRE. – Pourquoi ?

EVELYNE. – Là, Michel verrait tout de suite que tu n’es pas curé.

PIERRE. – Mais non.

EVELYNE. – Si : la dernière fois que je t’ai vu...disons...pas très habillé...

PIERRE. – Un excellent souvenir.

EVELYNE. – ...Tu avais les jambes très bronzées mais pas entièrement à cause de ton équipement cycliste.

PIERRE. – Il y a sûrement des curés qui roulent en vélo.

EVELYNE. – En vélo de course avec un ancien maillot Molteni en hommage à Eddy Merckx ?

PIERRE. – Mon idole.

EVELYNE. – En grim pant des cols ?

PIERRE. – Pour me rapprocher de Dieu.

EVELYNE. – Et en les dévalant à tombeau ouvert ?

PIERRE. – Pour me rapprocher de Dieu aussi...mais le plus tard possible.

EVELYNE. – Tu en rencontres le dimanche matin en roulant ?

PIERRE. – Je ne sais pas, je croise peut-être des médecins sans le savoir.

EVELYNE. – Mais pas des curés.

PIERRE. – Pourquoi pas ? C'est possible.

EVELYNE. – Non. Et sais-tu pourquoi ?

PIERRE. – Non mais je sens que tu vas me le dire.

EVELYNE. – Parce que le dimanche matin, ils sont devant leurs fidèles dans l'église.

PIERRE. – Et moi, j'ai devant moi une infidèle. Donc profitons-en. (*Il veut l'enlacer. Elle le gifle au moment où Marie rentre.*) Aïe !

MARIE. – Eh bien, ça s'est envoyé. Alors, M'sieur le curé, on a des envies ?

PIERRE, *très perturbé*. – Des... des envies ?

MARIE. – Vous n'êtes pas un petit saint non plus, hein, m'sieur le curé ?

EVELYNE. – Mais de...de quel droit ? Quelle mouche vous a piqué pour dire cela ?

PIERRE. – Ce...ce n'était pas une mouche mais...

EVELYNE. – Oui...mais une guêpe qui allait vous piquer...monsieur l'abbé...

PIERRE. – Alors, je me suis précipité vers vous...

MARIE. – C'était plutôt se jeter dans ses bras.

PIERRE. – ...en criant...mais je ne sais plus ce que j'ai crié.

EVELYNE. – Moi...moi non plus.

MARIE. – Vous avez crié « Aïe » mais après.

PIERRE. – Alors que... je ...je...ne sais plus ce que j'ai crié avant.

EVELYNE. – Ce doit...être ...le choc.

MARIE. – Le choc de la gifle ?

PIERRE. – Non, le choc...avant...la peur...d'être piqué...

EVELYNE. – Par la guêpe...parce que vous...vous êtes allergique, ç'est ça, monsieur le curé ?

PIERRE. – Donc j'ai...j'ai eu peur parce que...si je suis piqué...

EVELYNE. – Vous gonflez...c'est ça ?

MARIE. – Gonflé, vous l'êtes drôlement, monsieur le curé.

PIERRE. – Et je...je pourrais en mourir.

MARIE. – Mourir d'une allergie ? Encore une allergie ? Après celle de monsieur Michel.

EVELYNE. – Michel ? Michel...est allergique ?

MARIE. – A la médecine, si j'ai bien compris...Enfin, non, j'ai pas bien compris. Et après ça...

PIERRE. – Après ça ?

MARIE. – Ben...il va devenir allergique aux curés. Dites, c'est pas à Paris qu'il y a l'Hôtel des Invalides ?

EVELYNE. – Si, si.

MARIE. – Eh bien ici, il va falloir rebaptiser l'hôtel, on va pouvoir l'appeler l'hôtel des allergiques.

EVELYNE. – Voilà. Nous y penserons, Marie même si ce n'est pas à priori une bonne idée.

MARIE. – Surtout si pour les soins, il faut gifler.

PIERRE. – Gifler ?

MARIE. – Mais oui, vous ne vous rappelez déjà plus ?

PIERRE. – Si...si

MARIE. – La gifle et le cri. Mais qu'est-ce que vous avez crié alors avant ? Vous ne l'avez toujours pas dit.

PIERRE. – Je ne l'ai toujours pas dit ?

EVELYNE. – Non...je pense que non.

PIERRE. – J'ai dû ... crier...parce que j'avais peur et je...je lui ai demandé...

EVELYNE. – De la tuer, ç'est ça...elle était presque sur votre joue, monsieur le curé.

MARIE. – Elle...elle a mis ... en joue la guêpe mais c'est la vôtre qu'elle a touché.

PIERRE. – La mienne ?

MARIE. – Votre joue.

EVELYNE. – Je ...je n'ai jamais été très adroite.

MARIE. – Moi non plus... Vous me le dites souvent, n'est-ce pas, Madame ?

EVELYNE. – Je dis ça, moi ?

MARIE. – Mais oui, vous avez même menacé de me mettre à la porte.

EVELYNE. – Mais ... non ... non, je voudrais même vous augmenter.

MARIE. – Ah, ça, ce serait mieux, beaucoup mieux.

PIERRE. – Il faut toujours faire preuve de générosité.

MARIE. – Donc vous allez tendre l'autre joue, monsieur le curé ?

PIERRE. – Non...non...ça fait mal, je...je parlais de votre augmentation.

EVELYNE. – Et dès le mois prochain.

MARIE. – Non, dès ce mois-ci.

EVELYNE. – Non, le mois prochain.

MARIE. – Non, ce mois-ci...sinon...je parle de l'attaque.

PIERRE/EVELYNE, *en chœur*. – De l'attaque ?

MARIE. – De l'attaque de la guêpe.

EVELYNE. – Non...non...Vous...vous serez augmentée dès ce mois.

MARIE. – De combien ?

EVELYNE. – De cinquante euros.

MARIE. – De deux cents cinquante euros.

EVELYNE, *suffoquant*. – Deux ... deux cents cinquante euros ? Mais ?

MARIE. – Oui...sinon...

EVELYNE. – La guêpe, j'ai compris.

PIERRE. – C'est vrai qu'il faut tendre l'autre joue.

MARIE. – Ça c'est parlé, monsieur le curé.

EVELYNE, *sous le choc*. – J'ai...j'ai besoin de prendre l'air. (*Elle sort.*)

PIERRE. – Et moi de remonter dans ma chambre.

MARIE. – Le climatiseur ne fonctionne plus très bien.

PIERRE. – Ce...ce n'est pas bien grave.

MARIE. – Vous avez l'habitude des moments chauds, c'est ça ?

PIERRE. – Ce...ce doit être ça, oui. Et, comme dirait la guêpe, j'y vais...dare-dare. (*Il sort.*)

MARIE. – Marie, ma petite, tu as gagné au loto. Tu as bien fait d'écouter aux portes. (*Le téléphone sonne. Elle décroche.*) Allô, l'hôtel des allergiques, bonjour...heu non, pardon...des invalides...mais qu'est-ce que je raconte, moi ? Oui, vous êtes à l'hôtel « Le rêve d'Evelyne »...Non, vous n'avez pas de chance, c'est complet. Au revoir, madame. (*Elle raccroche.*) Complet mais une seule cliente a réservé 5 chambres. Beaucoup moins de travail, ça me convient très bien. (*Elle sort.*)

SCENE 9

MICHEL et EVELYNE

MICHEL, *revenant et au téléphone.* – Non, n'insistez pas. Je vous ai dit que j'étais en congé. (*Il se met à crier.*) Lâchez-moi les baskets, madame Chapelle. Et bien le bonjour à madame Lacro. (*Il raccroche.*)

EVELYNE. – Peux-tu, s'il te plaît, être plus poli et éviter de crier ? Les gens t'entendent et c'est une très mauvaise publicité pour l'hôtel.

MICHEL. – Tu es revenue à toi ? Tu avais l'air d'un zombie.

EVELYNE. – J'avais un coup de mou mais tu m'as ramené dans la réalité en t'énervant.

MICHEL. – Il y a de quoi : cela fait deux fois qu'une connasse me téléphone pour obtenir un rendez-vous. (*S'énervant à nouveau.*) Il n'y a plus de rendez-vous.

EVELYNE. – Ne t'énerve pas. La connasse, comme tu dis, n'est pas sensée savoir que tu as débuté une année sabbatique.

MICHEL. – Mais elle appelle sur mon téléphone personnel. Je ne donne mon numéro à personne.

EVELYNE. – On a peut-être dévié un appel.

MICHEL. – Dévié ? C'est plutôt un coup tordu. Elle a corrompu Lacro pour l'obtenir.

EVELYNE. – Corrompu ?

MICHEL. – Elle lui a offert du chocolat et sûrement beaucoup puisqu'elle s'en goinfre toute la journée.

EVELYNE. – De la corruption avec du chocolat ? C'est quand on offre de l'argent.

MICHEL. – Pas seulement : c'est en espèces ou en nature.

EVELYNE. – Tu réagis comme si elle avait touché des pots de vin.

MICHEL. – On n'en est pas loin : tu peux être sûre qu'elle boit aussi.

EVELYNE. – Du vin sans doute et en pot ?

MICHEL. – Ce qui expliquerait son élocution difficile, on dirait une bègue. *(Il l'imité.)*

Bon...jour, doc...teur.

EVELYNE. – Ne t'en prends pas à elle, elle a l'air toute timide.

MICHEL. – Elle l'est mais en apparence seulement : elle doit boire et se gaver de chocolat pour avoir de l'assurance.

EVELYNE. – Arrête de t'en prendre à tout le monde et calme-toi.

MICHEL. – Je vais mettre le chef du personnel au parfum et ça ne sentira pas la rose pour elle.

EVELYNE. – Tu ne vas pas lui faire perdre son emploi ?

MICHEL. – Si : faute grave.

EVELYNE. – Aimer le chocolat, c'est une faute grave ?

MICHEL. – Oui. Lacro y est accro, elle y ajoute sûrement la boisson et se laisse donc corrompre.

EVELYNE. – Corrompre ? Si tu lui expliques qu'elle a commis une erreur, elle comprendra.

MICHEL. – Non, la faute est trop grave.

EVELYNE. – Et toi, tu n'as jamais commis d'erreur ? Tu m'as dit que tu avais envoyé une patiente chez un gastroentérologue alors que tu aurais dû voir qu'elle était enceinte.

MICHEL. – Oui...Oui, ok. C'est bien la preuve que j'ai besoin de mon année sabbatique.

EVELYNE. – J'allais te dire qu'il n'en était pas question mais là, j'ai vraiment l'impression que tu as besoin de faire un break. *(Elle sort.)*

MICHEL. – Oui...Elle a peut-être raison. Je vais aller prendre quelques gouttes pour me détendre...avec un petit verre de rosé, tiens...Non, ce n'est peut-être pas raisonnable avec du rosé même si je supporte bien cette mixture à base de cannabis ... en plus, j'y deviens accro moi aussi.

Allez, tant pis, j'en ai besoin. *(Il sort.)*

SCENE 10

PIERRE et ANGELE puis MICHEL

PIERRE, *rentrant précipitamment et en aparté*. – Mince ! Non seulement elle m'a vu mais elle me suit.

ANGELE. – Mais ne courez pas, mon père.

PIERRE. – Mais je ne cours pas, madame.

ANGELE. – Appelez-moi, ma sœur, mon père.

PIERRE, *sceptique*. – Comme...comme vous voulez, ma sœur.

ANGELE. – Sœur Angèle. Et vous comment vous appelez-vous ?

PIERRE. – Pierre, je...je suis l'abbé Pierre.

ANGELE, *souriant*. – Il y en a eu un autre avant vous. Quel beau prénom !

PIERRE. – Mon Dieu, c'est un prénom comme un autre.

ANGELE. – Vous êtes Pierre et c'est sur cette pierre que Dieu a bâti...a bâti...allez, dites-le-moi.

PIERRE, *embarrassé*. – Mais que voulez-vous que je vous dise ?

ANGELE. – Ce que Dieu a bâti sur vous, enfin sur cette pierre.

PIERRE. – Je...je suis trop modeste pour le dire.

ANGELE. – Cela vous honore. L'Eglise, sur cette pierre, Dieu a bâti l'Eglise.

PIERRE. – Vous ... vous comprenez pourquoi je n'osais pas le dire, une église, c'est un fameux bâtiment.

ANGELE. – Et vous avez aussi le mot pour rire. Vous êtes plus agréable que la réceptionniste.

PIERRE. – Marie ?

ANGELE. – Oui, vous la connaissez ?

PIERRE. – J'ai entendu la patronne l'appeler plusieurs fois par son prénom.

ANGELE. – Non seulement elle est impertinente mais elle tient aussi des propos incohérents.

PIERRE. – Effectivement. Elle répondait à sa patronne...mais bizarrement.

ANGELE. – Elle insinuait que je détournais l'argent de la collecte.

PIERRE. – Non ? La salope.

ANGELE, *choquée*. – Mais mon père ? Vous n'avez pas le droit.

PIERRE, *embarrassé*. – Je...je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est...c'est sûrement à cause des quelques jours de vacances, le relâchement.

ANGELE. – C'est récent vos vacances ?

PIERRE. – Je suis arrivé aujourd’hui.

ANGELE. – D’où ? Où exercez-vous votre ministère ?

PIERRE, *en aparté*. – Mon ministère ? Mais ils ne parlent pas français dans le coin. (*Puis à Angèle.*) Où...où j’exerce ?

ANGELE. – Mais oui, quelle est votre paroisse ?

PIERRE. – Ma...ma paroisse ? Ce...ce n’est pas important.

ANGELE. – C’est petit alors ? C’est un village ?

PIERRE. – Un village, oui.

ANGELE. – D’où vous êtes arrivé aujourd’hui. Vous avez donc eu l’occasion de faire votre sermon sur la sexualité et la contraception comme c’était demandé dimanche dernier.

PIERRE. – C’était de...mandé ?

ANGELE. – Vous voyez, je sais tout. Mon petit doigt me l’a dit et le Bon Dieu aussi, bien sûr.

PIERRE. – Bien sûr.

ANGELE. – Et donc votre sermon ?

PIERRE. – Mon...mon sermon ? Ah oui, mon sermon.

ANGELE. – Quelle est votre position ?

PIERRE. – Ma position ?

ANGELE. – A propos de la sexualité et de la contraception.

PIERRE. – Sans ... sans entrer dans les détails, ma position...est...disons...variable. (*Puis en aparté.*) Si tu savais, je ne me contente pas du missionnaire.

ANGELE. – Et vous arrivez à en parler librement ?

PIERRE. – Tout à fait librement, c’est...c’est mon...devoir, ma mission.

ANGELE. – Vous vous sentez donc dans la position du missionnaire.

PIERRE. – Comme vous dites, l’abbé Pierre dans...dans la position du...du missionnaire.

MICHEL, *rentrant avec un verre de rosé plein*. – Le mari de la patronne vous salue et vous souhaite la bienvenue.

PIERRE, *en aparté*. – Ouf ! Sauvé par le gong. Lui, c’est le démissionnaire avec son année sabatique. (*Puis à Michel et en prenant le verre.*) Mettez-le sur ma note et comme j’ai très chaud, je vais le prendre en terrasse.

MICHEL. – Mais, mon verre.

PIERRE. – Mettez-le sur ma note. (*Il sort.*)

ANGELE. – Un verre, c'est un verre, mon fils.

MICHEL. – Mais mon verre contient...

ANGELE. – Contient quoi ?

MICHEL. – Du...du rosé.

ANGELE. – Allez vous resservir, mon fils.

MICHEL. – Je...j'y vais. (*Il repart.*)

SCENE 11

COLETTE, ANGELE et MICHEL puis PIERRE

COLETTE, *revenant*. – Ça fait bizarre de voir un curé en terrasse avec un verre de rosé mais ça me donne envie d'en boire un également.

ANGELE. – Vous avez bien raison, ce n'est pas un péché, ma fille.

COLETTE. – J'ai marché longtemps, je meurs de soif. Bonjour...ma sœur, c'est bien comme ça qu'on dit ?

ANGELE. – Oui, oui.

COLETTE. – Vous êtes descendue à l'hôtel ?

ANGELE. – Oui.

COLETTE. – Comme le curé ?

ANGELE. – Comme l'abbé Pierre, oui.

COLETTE. – C'est l'abbé Pierre ? Je ne l'ai pas reconnu.

ANGELE. – Vous ne pourriez pas, cela fait un bout de temps qu'il est décédé.

COLETTE. – Ah oui, c'est juste. Je dis des bêtises.

ANGELE. – C'est la fatigue après une longue marche. Il n'y a pas de mal, ma fille.

COLETTE. – Merci, ma ... sœur mais ça me fait bizarre de vous appeler ainsi.

ANGELE. – Pourquoi ma fille ?

COLETTE. – Par ce que je suis fille unique, ma sœur.

MICHEL, *revenant avec un autre verre de rosé*. – Ah, je vais le savourer.

COLETTE, à Michel et en prenant le verre.) Mettez-le sur ma note, docteur, et comme j'ai très chaud, je vais le prendre en terrasse...avec l'abbé Pierre.

MICHEL, très perturbé. – Avec... l'abbé Pierre ? Mais...non...mon verre.

COLETTE. – Mettez-le sur ma note, docteur. (Elle sort.)

ANGELE. – Au risque de me répéter : un verre, c'est un verre, mon fils.

MICHEL. – Mais mon verre contient...

ANGELE. – Contient quoi ?

MICHEL. – Du...du rosé.

ANGELE. – Du rosé, vous êtes sûr, on ne dirait pas ?

MICHEL. – Si ...si... c'était...du rosé...aussi.

ANGELE. – Aussi ?

MICHEL. – Comme...comme le premier verre. (Puis en aparté.) Mon Dieu, avec le rosé, les effets de ma mixture vont être décuplés.

ANGELE. – Vous avez l'air perturbé, mon fils ?

MICHEL. – C'est...c'est la deuxième fois et j'avais très...très soif.

ANGELE. – De rosé ?

MICHEL. – Oui.

ANGELE. – C'est...c'est une drogue pour vous ?

MICHEL. – Comme...comme vous dites...et on ne peut pas mieux dire...une drogue.

ANGELE. – Vous en buvez souvent ?

MICHEL. – De plus...en plus fréquemment.

ANGELE. – Faites des efforts pour ne pas aller vous resservir tout de suite alors.

MICHEL. – Oui, je ... je vais faire des efforts.

ANGELE. – Moi, j'y vais. Méditez, priez, mon fils. Dieu vous aidera. (Elle repart.)

MICHEL. – Je...je vais méditer. Qu'ai-je fait ? Il y a déjà un effet de détente important dans de l'eau. Dans du rosé, ce sera bien pire. De toute façon, il est trop tard. Et que pourrais-je leur dire ? Michel, mon vieux, tu as vraiment besoin d'une année sabbatique. (Il repart.)

(Colette et Pierre rentrent complètement hagards avec un sourire béat aux lèvres. Au bout d'un moment, ils se mettent à danser sur une musique planante avant de ressortir.)

RIDEAU

ACTE 2

SCENE 1

EVELYNE et MARIE puis ANGELE puis MICHEL

MARIE. – J'en ris encore.

EVELYNE – Moi, je suis pratiquement certaine que je ne rirai pas. Que s'est-il passé ?

MARIE – Ils étaient dans un drôle d'état.

EVELYNE. – Après un seul verre de rosé ?

MARIE. – Ils avaient peut-être rajouté quelque chose dans le verre.

EVELYNE – Quelque chose ?

MARIE. – Le curé y a peut-être trempé une hostie.

EVELYNE. – Une hostie ? Mais il ne voyage pas avec des hosties.

MARIE. – Qu'en savez-vous ?

EVELYNE. – Heu...Moi ?...Rien...J'imagine qu'un curé ne prend pas ça dans ses bagages.

MARIE. – Et qu'emporte-t-il avec lui alors ?

EVELYNE. – Je ne sais pas. Comment voulez-vous que je le sache ?

MARIE. – Il me semble que vous êtes bien placée pour le savoir.

EVELYNE – Moi ? Mais...mais en voilà des allusions. Je vous rappelle que vous êtes mon employée.

MARIE. – Une employée qui va être augmentée de 250 € par mois grâce à une guêpe. C'est une piqûre...de rappel.

EVELYNE. – Rappelez-vous plutôt du fil des événements. Que s'est-il donc passé ?

MARIE. – Le curé est allé chez la fleuriste d'à-côté.

EVELYNE. – Chez la fleuriste ? Pour quoi faire ?

MARIE. – Mais pour acheter des fleurs, pardi. Pour des saucisses, il serait allé chez le boucher.

EVELYNE – Je me passerai de vos commentaires. Pour acheter des fleurs, donc : un bouquet ?

MARIE. – Beaucoup plus que ça : il doit avoir au moins acheté une cinquantaine de roses.

EVELYNE. – Une cinquantaine ? Mais qu'en a-t-il fait ?

MARIE. – Il les offrait aux passants et elle faisait la même chose.

EVELYNE. – Elle ? L'agoraphobe ?

MARIE. – Vous n'allez pas encore recommencer avec les chats de Fernande ?

EVELYNE. – Qu'est-ce que Fernande vient faire dans cette histoire ?

MARIE. – Mais c'est vous qui...

EVELYNE. – Moi, sûrement pas. Je vous parle de Pierre...heu...de l'abbé Pierre et de la dame qui était avec lui.

MARIE. – Elle était complètement allumée. Vous ne devinerez jamais.

EVELYNE. – Quoi ? Qu'a-t-elle fait ?

MARIE. – Elle a enlevé son chemisier, elle était en soutien-gorge.

EVELYNE. – En soutien-gorge ? Mon Dieu ! Et Pierre...heu...l'abbé ?

MARIE. – Quand il a vu que l'angora machin chouette avait enlevé son chemisier...

EVELYNE. – Non, ne me dites pas que...

MARIE. – Si. Il a enlevé sa soutane.

EVELYNE. – Sa soutane ? Non, il n'a pas enlevé sa soutane ?

ANGELE, *rentrant et qui a entendu.* – Qui ? L'abbé Duchêne ?

EVELYNE. – Heu...non...non...je parlais...

MARIE. – Du curé...

EVELYNE. – ...que...que mes parents connaissent et qui a retiré...

MARIE. – ... sa soutane.

EVELYNE. – ...Il n'est donc plus curé.

MARIE. – Il ne l'a jamais été, je l'ai tout de suite vu.

ANGELE. – Un curé défroqué ?

MARIE. – Déquoi ? (*Puis en aparté.*) Encore une qui ne parle pas français.

EVELYNE. – Oui, comme vous dites : défroqué.

ANGELE. – C'est une honte : abandonner l'état ecclésiastique. Et pourquoi ?

EVELYNE. – Pour...

MARIE. – Pour une femme qui a une taille...de guêpe. Et le curé a réagi ...dare-dare.

ANGELE. – Pour une femme, une pécheresse.

MARIE. – Une pécheresse ? Ça recommence. Parlez français, ma sœur.

ANGELE. – Vous, n'en rajoutez pas. Tiens, je préfère aller me promener quelques minutes, toute cette débauche me dégoûte.

MARIE. – C'est ça : tournez à droite et à quatre cents mètres, il y a une belle église et la patronne, c'est Notre-Dame des Défroqués.

ANGELE. – Comment osez-vous ?

EVELYNE. – Mais oui, Marie, vous exagérez vraiment. (*Puis à Angèle.*) Veuillez lui pardonner, ma sœur, elle ne sait pas ce qu'elle dit.

MARIE. – Mais si je sais ce que je dis.

ANGELE. – Bref, je vais donc aller me recueillir dans cette belle église consacrée apparemment aux defroqués. A tout à l'heure. (*Elle sort.*)

EVELYNE. – A tout à l'heure, ma sœur.

MARIE. – Je reprends : votre curé s'est donc defroqué, vous voyez, j'ai retenu, puisque l'autre avait enlevé son chemisier.

EVELYNE. – Ce...ce n'est pas vrai ?

MARIE. – Si vous aviez vu son bronzage...

EVELYNE. – Quoi son bronzage ?

MARIE. – Il doit faire ses pèlerinages en bicyclette.

EVELYNE. – En ...en bicyclette. Mais pourquoi ?

MARIE. – Il est bronzé comme les coureurs du Tour de France. Vous ne le regardez jamais ?

EVELYNE. – Qui ? Pierre...heu l'abbé Pierre ?

MARIE. – Mais non : le Tour de France. Et votre abbé, il est bronzé comme un coureur. (*En regardant Evelyne.*) D'ailleurs, j'ai bien vu que c'était un coureur.

EVELYNE. – Je...je ne vous permets pas.

MARIE. – Eh bien lui, il s'est permis...d'enlever sa soutane.

EVELYNE. – Ce...ce n'est pas possible.

MARIE. – Si. Et lui en caleçon et l'autre en soutien, ils ont distribué les roses sur la petite place.

EVELYNE. – Il...il y avait des gens ?

MARIE. – Il y a toujours des passants ou d'autres assis sur les bancs. (*Elle se met à chanter Brassens.*) bancs publics...bancs publics...avec des petites gueules bien sympathiques.

EVELYNE. – Ils étaient nombreux ?

MARIE. – Au moins une cinquantaine : une rose par tête de pipe...mais il y avait peut-être des non-fumeurs.

EVELYNE. – Des...des non-fumeurs ?

MARIE. – Par tête de ... pipe, une rose par tête de pipe. Vous n'aviez pas compris ?

EVELYNE. – Une rose à chacun ? Et les gens, que disaient-ils ?

MARIE. – Ils ne « disaient » pas, ils chantaient.

EVELYNE. – Que chantaient-ils ?

MARIE. – Le curé les a fait chanter « All you need is love », la chanson des Beatles.

MICHEL, *rentrant*. – Je vais m'aérer...pour profiter de mon année sabbatique.

EVELYNE. – Si c'est sabbatique dans le sens de calme, c'est raté.

MARIE. – Mais ça met au moins de l'ambiance. C'était Woodstock... sans les drogués.

MICHEL, *d'abord en aparté*. – Plutôt avec. Tu parles d'une ambiance. (*Puis aux autres.*) A tout à l'heure.

EVELYNE. – A tout à l'heure.

SCENE 2

EVELYNE et MARIE puis ANGELE

MARIE. – Et quelle ambiance, ils chantaient en chœur (*Elle chante.*) All you need is love, all you need is love, love is all you need.

EVELYNE. – En chœur ? Mais ils étaient tous devenus fous.

MARIE. – Pas tous : surtout le curé. Pour diriger la chorale, il est monté sur la table d'une des terrasses.

EVELYNE. – Mon Dieu ! Quelle terrasse ?

MARIE. – Celle de « Chez Mémère ».

EVELYNE. – Non, pas celle de « Chez Mémère » !

MARIE. – Si. (*Elle rit.*)

EVELYNE. – Elle ne peut plus pas me sentir depuis qu'elle sait que, sans avoir officiellement un bar, nous servons de temps en temps un verre à nos clients.

MARIE. – Et alors ?

EVELYNE. – Elle va ruiner la réputation de l'hôtel.

MARIE. – Mais ils n'ont pas parlé de l'hôtel, rassurez-vous. Par contre, quand ils dérapaient...

EVELYNE. – Qui dérapaient ?

MARIE. – Les gens de la chorale. Le curé criait : « Allez, tous en chœur, nom de dieu ! »

EVELYNE. – Il jurait ? Mon Dieu, il va ruiner la réputation de l'hôtel.

MARIE. – Mais je vous dis qu'ils n'en ont pas parlé. Par contre, le curé a continué.

EVELYNE. – Continué ? Qu'a-t-il encore fait ?

MARIE. – Il s'est mis à prêcher.

EVELYNE. – A prêcher ? Mon Dieu, vous me faites peur. Qu'a-t-il dit ?

MARIE. – Il leur disait : « Faites l'amour, pas la guerre. »

EVELYNE. – Quoi ? L'amour ? Il va ruiner ma réputation.

MARIE. – Mais non. Vous ne faites jamais l'amour, vous ?

EVELYNE. – Mais...ça ne vous regarde pas.

MARIE. – Mais si ça me regarde : ça donne une taille...de guêpe. Deuxième piqûre...de rappel.

EVELYNE. – Vous...vous ne vous rendez pas compte ? Un curé qui demande de faire l'amour !

MARIE. – En caleçon avec un bronzage de coureur cycliste et debout sur une table de terrasse : si, je me rends compte. C'était génial.

EVELYNE, *effondrée*. – La terrasse de chez Mémère. Elle va ruiner ma réputation.

MARIE. – Mais non, elle riait. Et puis, d'un coup, ils ont détaillé comme des lapins.

EVELYNE. – Comme des lapins ? Mais pourquoi ?

MARIE. – Parce que deux policiers arrivaient.

EVELYNE. – Mon Dieu, la police : il ne manquait plus que la police.

MARIE. – En tout cas, ça fait drôle de voir un curé faire un bras d'honneur et partir en courant.

EVELYNE. – Un bras d'honneur ? Mon Dieu, ma réputation.

MARIE. – Un curé qui courait à moitié nu, on n'avait jamais vu ça.

EVELYNE. – Il a oublié sa soutane, c'est la preuve, ils vont le retrouver avec des chiens pisteurs.

MARIE. – Dites, il faut arrêter de regarder des séries policières, ça vous monte à la tête.

EVELYNE. – Mais non, cela ne me monte pas à la tête : ma réputation, dix ans de travail ruinés, sa soutane. Mon Dieu, sa soutane !

ANGELE, *revenant*. – J'en ai vu assez. Un policier m'a demandé si je n'avais pas croisé hier soir un curé qui courait à moitié nu après avoir enlevé sa soutane.

MARIE. – Un défroqué ?

ANGELE, *s'énervant*. – Oui, un défroqué. Si cela continue, je vais abréger mon séjour...surtout que je n'ai pas pris tout l'argent de la collecte.

EVELYNE. – L'argent de la collecte ?

ANGELE. – Vous demanderez à votre employée de vous expliquer. Moi, je retourne dans ma chambre prier pour tous ceux qui perdent ou enlèvent leur soutane. (*Elle sort.*)

EVELYNE. – Mon Dieu, sa soutane, qu'est-elle devenue ?

MARIE. – Votre mari l'a ramassée ainsi que le chemisier.

EVELYNE. – Il était là et il n'est jamais intervenu ?

MARIE. – Non, simplement à la fin. Avant, il avait l'air catastrophé.

EVELYNE. – Il y a de quoi : c'est vraiment une catastrophe. Et ma pensionnaire du deuxième ?

MARIE. – Elle est partie aussi en courant...après avoir fait un doigt d'honneur aux policiers : il fallait une variante.

EVELYNE. – Mais les policiers l'auront suivie aussi.

MARIE. – Non, les gens ont fait écran, ils ont protégé leur fuite. Mais comme ils ne savaient plus vraiment où ils étaient, votre mari les a guidés jusqu'ici.

EVELYNE. – Heureusement qu'il faut tourner au coin de la rue sinon ils les auraient aperçus.

MARIE. – Vous pouvez être rassurée : les policiers ne savent pas qu'ils venaient d'ici.

EVELYNE. – Vous êtes sûre ?

MARIE. – Oui. Je suis revenue aussi à ce moment-là.

EVELYNE. – Et ils sont bien rentrés à l'hôtel directement ?

MARIE. – Oui. Et votre mari les a aidés à se rhabiller avant qu'ils partent se coucher...ensemble.

EVELYNE. – Ensemble ?

MARIE. – Oui : la femme était tellement dans les vaps qu'elle a suivi le curé...jusque dans sa chambre.

EVELYNE, *décomposée*. – Dans sa chambre ?

MARIE. – Vous êtes jalouse ?

EVELYNE, *fâchée*. – Ja...jalouse, moi ? Mais pour qui vous prenez-vous ?

MARIE. – Pour une employée qui va être augmentée.

EVELYNE. – Vous...vous m'énervéz. Sortez, allez faire des courses chez Fernande.

MARIE. – Mais vous ne m'avez pas fait de liste.

EVELYNE. – Qu'importe ! Allez faire un tour. Je ne veux plus vous voir. Sortez.

MARIE. – Bien. Je vais faire...diligence. (*Elle sort.*)

SCENE 3

EVELYNE et PIERRE puis MARIE

PIERRE, *rentrant*. – Personne. Profitons-en. Un petit bisou, ma puce ?

EVELYNE. – Tu rêves. (*Elle le gifle.*)

PIERRE. – Mais qu'est-ce qui te prend ?

EVELYNE. – Il me prend que tu as passé la nuit avec une autre.

PIERRE. – Mais je ne comprends pas. Je me suis réveillé, elle était à mes côtés.

EVELYNE. – Tiens. Quelle coïncidence ! Se serait-elle trompée de chambre ?

PIERRE. – Je ne sais pas, je ne me rappelle de rien. En tout cas, il ne s'est rien passé.

EVELYNE. – Comment le sais-tu puisque tu ne te souviens de rien ?

PIERRE. – Parce qu'il s'était passé quelque chose, je m'en souviendrais.

EVELYNE. – Et tu ne te rappelles de rien ? C'est trop facile.

PIERRE. – Mais non, je te le jure. Je me revois aller boire un verre de rosé en terrasse et puis, plus rien, le trou noir.

EVELYNE. – Le trou noir ? Tu te moques de moi. C'est trop facile de jouer l'amnésique.

PIERRE. – Mais je ne joue pas, je te le jure.

EVELYNE. – En plus, tu as ruiné ma réputation. (*Elle le regifle au moment où Marie fait son retour.*)

MARIE. – Vous avez encore raté la guêpe ?

EVELYNE, *à Marie*. – Vous, occupez-vous de vos affaires.

MARIE. – Mais je m'en occupe : ce sont mes affaires...financières. Quand votre mari sera au courant...

PIERRE. – Vous aurez 275 €.

EVELYNE. – Mais...

MARIE, à Pierre. – Vous au moins, vous savez parler aux femmes. Vous allez faire une collecte pour moi ?

PIERRE. – Je...je n'irai pas jusque-là.

EVELYNE. – De mieux en mieux, tu promets mais c'est moi qui finance. Tu ne ferais pas de la politique par hasard ?

PIERRE. – Ma ... ma politique, c'est la religion. Et il n'y a qu'à Dieu que je dois rendre des comptes.

MARIE. – Et tant que vous les faites, pensez à votre petite Marie.

EVELYNE. – Sortez ou plutôt ressortez. Pourquoi êtes-vous revenue si vite ?

MARIE. – En tournant au coin de la rue, j'ai vu un des deux policiers d'hier soir. (A Pierre.) A votre place, je me ferais oublier.

EVELYNE, à Pierre. – Si tu as besoin de t'aérer, choisis la terrasse arrière.

PIERRE. – Pourquoi ?

EVELYNE, *haussant le ton*. – Parce que tu as déclenché une émeute en chantant à moitié nu sur la petite place d'à-côté.

PIERRE. – Moi ? Mais ce n'est pas possible.

EVELYNE, *même jeu*. Si. Et non seulement tu ruines ma réputation mais en plus tu veux me ruiner au sens propre du terme en lui accordant une nouvelle augmentation. (Elle le regifle.)

MARIE. – Dis donc, une vraie piqûre de guêpe, ça vous ferait moins mal. Ah mais j'oubliais que vous êtes allergique.

EVELYNE, à Pierre. – Moi, c'est à toi que je vais le devenir.

MARIE. – Allez, courage. Comme il faut quand même que je travaille pour mériter mes 275 € d'augmentation, je vous laisse les amoureux. (Elle part en cuisine.)

EVELYNE. – Vous commencez à pousser le bouchon un peu loin.

MARIE. – Non, je vais plutôt aller le retirer pour fêter ça. (Elle sort.)

EVELYNE. – Quelle humiliation ! Je vais aller boire un verre ... chez Mémère. (Elle sort.)

PIERRE. – C'est vrai que l'heure de l'apéro approche.

SCENE 4

PIERRE et ANGELE

ANGELE, *revenant*. – Bonjour mon frère.

PIERRE. – Bonjour ma sœur.

ANGELE. – Vous allez bien ?

PIERRE. – Autant que faire se peut. Et vous ?

ANGELE. – Oui, ça va. Il faut dire que je prends des précautions.

PIERRE. – C'est-à-dire ?

ANGELE. – Quand il fait bon, on a tendance à se dévêtir et il faut se méfier des courants d'air, si vous voyez ce que je veux dire.

PIERRE, *perplexe*. – Heu...oui.

ANGELE. – Et dans « courants d'air », il y a « courant », si vous voyez également ce que je veux dire.

PIERRE, *en aparté*. – Qu'est-ce qu'elle a avalé ? Elle a l'air bizarre. (*Puis à Angèle.*) Je vois, enfin je distingue parce que c'est un peu brumeux.

ANGELE. – En courant, avec la vitesse, on peut se refroidir. Donc il faut rester bien...couvert.

PIERRE. – Oui...oui. (*Puis en aparté.*) Les vacances n'ont pas l'air de lui réussir.

ANGELE. – Je vais aller faire un peu de tourisme...religieux.

PIERRE. – Mon Dieu, comme vous avez raison. Et où ça ?

ANGELE. – Il paraît qu'il y a une belle église pas loin consacrée aux défroqués. Cela vous inspire ?

PIERRE. – Aux défroqués ? (*Puis en aparté.*) J'aurais dû emporter un dictionnaire.

ANGELE. – Vous en connaissez des défroqués ?

PIERRE. – Pas...pas personnellement mais je sais qu'il y en a des petits, des grands, des gros, des moyens...

ANGELE. – Des gens comme vous et moi en somme, enfin surtout vous.

PIERRE. – Oh ! non, pas plus qu'un autre.

ANGELE. – Si, si et il paraît qu'il y a aussi de beaux tableaux avec des natures mortes...

PIERRE. – Des natures...mortes ? La...la pollution est un grave problème.

ANGELE. – Et des nus, surtout des nus. La beauté des corps nus, cela vous inspire également ?

PIERRE, *en aparté*. – Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle me drague ?

ANGELE. – Un corps nu courant, chantant, quelle belle image, n'est-ce pas ?

PIERRE. – Très belle image, ma sœur. (*Puis en aparté.*) Je me sens mûr pour l'inceste.

ANGELE, *criant subitement*. – Mais surtout une belle image de débauche. (*Elle sort précipitamment après l'avoir giflé.*)

PIERRE, *perplexe*. – J'ai pas tout compris.

SCENE 5

PIERRE, COLETTE et MICHEL

COLETTE, *rentrant comme une furie et giflant Pierre*. – Salaud ! Vous avez abusé de moi.

PIERRE, *perplexe*. – Mais qu'est-ce qu'elles ont toutes aujourd'hui !

COLETTE. – C'est ça, dites tout de suite que c'est moi.

PIERRE. – Je ne dis pas ça mais que faisiez-vous dans ma chambre ?

COLETTE. – Mais c'est vous qui avez dû m'y entrainer. Vous ne pensez quand même pas que j'aurais suivi un inconnu et un curé en plus ?

PIERRE. – Mais quand je me suis réveillé, je vous ai découverte à mes côtés.

COLETTE. – Découverte ? Mon Dieu, je parie que vous m'aviez enlevé mes vêtements et que vous me les avez remis après.

PIERRE. – Après ?

COLETTE. – Après avoir commis l'irréparable. (*Elle le regifle.*)

MICHEL, *rentrant et qui a vu la gifle*. – Tu parles d'une année sabbatique. (*A Pierre.*) Vous, ne sortez plus pour l'instant. (*Puis à Colette.*) Et vous non plus. Et calmez-vous. Pourquoi l'avez-vous giflé ?

COLETTE. – Parce qu'il...parce qu'il m'a...

MICHEL. – Il vous a quoi ?

PIERRE. – Elle croit que j'ai abusé d'elle.

COLETTE. – Mais c'est sûrement ce que vous avez fait.

PIERRE. – Mais non.

COLETTE. – Mais si.

PIERRE. – Mais non.

COLETTE. – Mais si.

PIERRE. – Mais non.

COLETTE. – Et moi, je vous dis que si.

MICHEL. – Calmez-vous.

COLETTE. – Non, je ne me calmerai pas, ce type (*Désignant Pierre.*) est un satyre. Il fait honte à sa soutane.

PIERRE. – Je vous répète que je n'ai rien fait.

COLETTE. – Si. Je vais aller me plaindre à la police.

MICHEL. – Calmez-vous d'abord. (*A Pierre.*) Retournez dans votre chambre ou allez vous aérer sur la terrasse.

PIERRE. – Si cela peut m'éviter une gifle supplémentaire, je veux bien. (*Il part sur la terrasse arrière.*)

SCENE 6

COLETTE et MICHEL

COLETTE. – Je vous dis que je vais aller me plaindre à la police.

MICHEL. – Je ne crois pas que ce soit le moment, Colette.

COLETTE. – Pourquoi ?

MICHEL. – Je...je reviens d'une promenade et les...les policiers sont très nerveux.

COLETTE. – Et alors ?

MICHEL. – Et alors ? Je les connais : quand ils sont ainsi, c'est qu'ils sont surmenés et ils envoient tout le monde balader.

COLETTE. – Eh bien, moi, ils ne m'enverront pas balader : je suis une femme respectable.

MICHEL. – Et puis, vous ne pouvez pas accuser sans preuves.

COLETTE. – C'est juste. Je...j'ai...j'ai confiance en vous, docteur. Allons dans ma chambre, vous me ferez un prélèvement.

MICHEL. – Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

COLETTE. – Vous allez me faire un prélèvement qui prouvera que ce curé a bel et bien abusé de moi.

MICHEL. – Mais vous...vous n'y pensez pas.

COLETTE. – Et vous me ferez un certificat médical que j'emmènerai ensuite au commissariat.

MICHEL. – De un, je n'ai plus de certificat parce que je suis en congé. De deux, je suis en année sabbatique et je n'exerce plus depuis hier. Et de trois, je n'ai jamais effectué ce genre de prélèvement.

COLETTE. – Docteur, je ne vais pas vous rappeler encore une fois le serment d'Hippocrate ?

MICHEL. – Non. Et moi, je vous rappelle que je suis en année sabbatique.

COLETTE. – Et moi, je suis une victime. Vous ne pouvez pas refuser de m'aider.

MICHEL. – Mais je n'en vois pas la nécessité. Vous parlez de prélèvement : vous avez remarqué quelque chose ?

COLETTE. – Non mais il aura pris ses précautions. Il aura enfilé ce qu'il fallait.

MICHEL. – Enfilé ce qu'il fallait ?

COLETTE. – Il ne faut quand même pas vous faire un dessin ?

MICHEL. – Non merci. Par contre, puisque vous parlez de prélèvement, allez d'abord procéder à un examen vous-même pour savoir si...

COLETTE. – Si ?

MICHEL. – ...si vous remarquez quelque chose. Après il sera encore temps d'aviser.

COLETTE. – Vous croyez ?

MICHEL. – J'en suis sûr. Si vous dérangez pour rien les policiers, ils vous mettront une journée au cachot.

COLETTE. – Une journée au cachot ? Mais je suis claustrophobe.

MICHEL. – Aussi ? Enervés comme ils le sont aujourd'hui, ils ne vous feront pas de cadeau.

COLETTE. – Ah bon ? Je...je vais suivre votre avis : je vais procéder d'abord moi-même à...quelques vérifications.

MICHEL. – A la bonne heure. Vous êtes raisonnable. Et prenez le temps, que vos...vérifications soient...

COLETTE. – Soient ?

MICHEL. – ...approfondies.

COLETTE. – C'est...c'est le terme adéquat, en effet.

MICHEL. – Que voulez-vous, il faut bien appeler un chat un chat.

COLETTE, *sortant*. – Et une chatte une chatte.

SCENE 7

MICHEL et EVELYNE

MICHEL. – Ouf, il faut gagner du temps et d'abord l'empêcher de sortir. S'il y a enquête et qu'on découvre mes petits trafics et mon rosé, je gagnerai des années sabbatiques...en taule. (*Son téléphone sonne.*) Encore vous, madame Chapelle ! Mais c'est du harcèlement ! Vous aggravez votre cas. Si cela continue, je vais porter plainte, vous entendez : porter plainte. (*Il raccroche. Le téléphone se remet à sonner presque aussi vite.*) Comment ose-t-elle ? Ah non, ce n'est pas le même numéro. Allô ! ...Madame Vicairé ? Plus rien ne m'étonne, j'ai déjà un curé sous la main et je viens de faire une chapelle...Un rendez-vous ? Comment ça un rendez-vous ? ... Mais qui vous a donné mon numéro ?... Madame Lacro ?...Elle a été si gentille que vous lui avez offert des chocolats ? Mais j'espère qu'elle va les avaler de travers ces foutus chocolats...Je suis en congé depuis hier, j'ai pris une année sabbatique...Vous entendez : une année sabbatique ! (*Il hurle et raccroche.*)

EVELYNE, *revenant*. – Mais ne crie pas comme ça. Tu vas faire fuir les clients, enfin s'il m'en reste après les événements d'hier. (*Elle sanglote.*)

MICHEL. – Allez, ressaisis-toi, ma puce.

EVELYNE. – Je suis allée prendre un verre « Chez Mémère ».

MICHEL. – Chez Mémère ? Mais vous ne pouvez pas vous sentir.

EVELYNE. – Mais au dernier moment, je n'ai pas pu.

MICHEL. – A la bonne heure. Tu t'es relevée et tu es rentrée.

EVELYNE. – Non, le verre de rosé qu'elle venait de m'apporter, je lui ai jeté à la figure.

MICHEL. – A la figure ? Mais pourquoi as-tu fait une chose pareille ?

EVELYNE. – Va savoir, j'ai craqué, tout simplement.

MICHEL. – Cela arrive à tout le monde.

EVELYNE. – Mais elle m'a dit qu'elle allait porter plainte.

MICHEL. – Mais non, on ne porte pas plainte pour si peu.

EVELYNE. – Si cela continue, c'est moi qui vais en prendre une d'année sabbatique, je vais fermer boutique.

MICHEL. – Calme-toi, tout va s'arranger. C'est vrai qu'hier le curé et ta pensionnaire du deuxième ont pratiquement déclenché une émeute sur la petite place mais...

EVELYNE, *même jeu*. – Mais que s'est-il passé ? Pourquoi ont-ils fait ça ?

MICHEL. – Je...je ne sais pas. J'ignore quelle mouche les a piqués.

EVELYNE. – C'est...c'est sûrement une guêpe.

MICHEL, *étonné*. – Une guêpe ?

EVELYNE. – C'est...c'est de ma faute : une guêpe les aura piqués et ils auront eu une réaction allergique en perdant la tête.

MICHEL, *en aparté*. – Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle aussi n'a plus toutes les frites dans le même paquet.

EVELYNE. – A moitié nus sur la terrasse de « Chez Mémère ». Il n'aurait pas fallu accepter ce curé, c'est lui qui a tout déclenché.

MICHEL. – On ne va quand même pas le mettre à la porte. Il n'y est pour rien non plus.

EVELYNE. – Comment le sais-tu ?

MICHEL. – Il...il s'est sûrement passé quelque chose : ne condamnons pas avant de savoir.

EVELYNE. – Tu as raison. Et je vais me ressaisir.

MICHEL. – A la bonne heure. Et moi, je vais aller discuter deux minutes avec Mémère pour régler ce petit problème.

EVELYNE. – Tu ferais cela ? Surtout dis-lui que je m'excuse et que je ne sais pas ce qui m'a pris.

MICHEL. – Ne t'inquiète pas, laisse-moi faire. A tout à l'heure, ma puce. (*Il sort.*)

EVELYNE. – A tout à l'heure, mon chéri. Merci. Et maintenant, tu te ressaisis, Evelyne.

SCENE 8

EVELYNE et PIERRE

PIERRE, *revenant*. – Eh bien, on ne voit pas grand-monde sur cette terrasse... et je me languis de toi, mon ange.

EVELYNE, *en aparté*. – Attends un peu, mon bonhomme.

PIERRE. – Tu n'es plus fâchée ?

EVELYNE. – Mais non, tu me manques trop.

PIERRE. – Et moi, si tu savais...Et ton corps me manque.

EVELYNE. – Moins qu'à moi.

PIERRE. – Oh oui, comme ton corps me manque.

EVELYNE. – Moins, beaucoup moins qu'à moi.

PIERRE. – Prouve-le-moi. Prouve-le-moi vite.

EVELYNE, *sensuellement*. – Je vais te faire quelque chose que je n'ai jamais fait à aucun homme.

PIERRE, *émoussillé*. – Ah bon ? Répète-moi ça. Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris.

EVELYNE, *d'une voix encore plus sensuelle*. – Je vais te faire quelque chose que je n'ai jamais fait à aucun homme.

PIERRE, *même jeu*. – Oh oui ! Oh oui ! Oh oui ! Encore.

EVELYNE, *même jeu*. – Je vais te faire quelque chose que je n'ai jamais fait à aucun homme.

PIERRE, *même jeu*. – Oh oui ! Oh oui ! Oh oui ! Que vas-tu me faire ?

EVELYNE, *sèchement*. – Une lettre de rupture. (*Elle le gifle et repart dans sa cuisine. Pierre est stupéfait.*)

SCENE 9

PIERRE, ANGELE et MARIE

ANGELE, *revenant et en aparté*. – C'est un faux curé, j'en suis sûr.

PIERRE. – Moi qui croyais connaître les femmes...

ANGELE. – Ah bon ? Et comment les connaissez-vous ?

PIERRE. – Par...par...leurs...confessions.

ANGELE. – Leurs confessions ? Racontez-moi.

PIERRE. – Mais ... c'est secret, je ne peux rien dire. (*Puis en aparté.*) Ouf, ça, je le sais.

ANGELE, *en aparté*. – Il le sait mais ça ne prouve rien, c'est tellement connu.

PIERRE. – Les...les femmes sont plus nombreuses que les hommes à se confesser.

MARIE, *rentrant*. – Eh bien, heureusement que je sais que nous sommes à l'hôtel sinon je me croirais à l'église.

ANGELE. – Mais même à l'église, il y a un autel, n'est-ce pas mon frère ? Comment vous appelez-vous encore ?

MARIE. – C’est l’abbé Duchêne. (*En aparté.*) C’est un nom qui lui va...comme un gland.

PIERRE. – Pierre...Pierre Duchêne.

ANGELE. – Expliquez donc à Marie, ici présente, ce qu’est un autel.

MARIE. – Oh oui, je ne demande que ça puisque je travaille...dans un hôtel.

ANGELE. – Mais ce n’est pas la même chose, déjà au niveau de l’orthographe, n’est-ce pas mon frère ?

PIERRE. – Mon Dieu, l’orthographe, ça n’a jamais été mon fort.

MARIE. – Ni le mien, je vous rassure monsieur l’abbé.

ANGELE. – Il doit pourtant connaître la bonne orthographe, Marie, c’est élémentaire et essentiel.

PIERRE. – Demandez-le plutôt à Marie. Que l’on puisse rigoler une bonne fois.

MARIE. – Hé là mais c’est qu’il se moque de moi, l’abbé.

PIERRE. – Mais pas du tout, ma fille.

MARIE. – Ta fille ? On n’a qu’à faire analyser l’ADN, on verra tout de suite que tu n’es pas mon père, mon père.

PIERRE. – Un peu de respect, ma fille.

ANGELE. – Respectez en effet sa soutane, Marie, pour une fois qu’il la porte.

PIERRE. – C’est vrai que...quand je fais du vélo, je l’enlève.

MARIE. – Pour bronzer.

PIERRE. – Non, je pédale...

MARIE. – Dans la choucroute parce que tu ne sais plus quoi dire.

PIERRE. – ...Je pédale...pour aller d’église en église.

ANGELE. – Rentrez-y et allez jusqu’à l’autel et dites-moi comment ça s’écrit.

MARIE. – Et l’autel de l’église, hein, pas celui des invalides ou des allergiques.

PIERRE. – Des allergiques ?

MARIE. – Oui : aux piqûres de guêpes, vous avez oublié ?

ANGELE. – Il oublie beaucoup de choses : l’orthographe d’autel, par exemple. C’est à croire qu’il ne rentre jamais vraiment dans une église.

PIERRE. – Mais qu’allez-vous penser, ma sœur ?

MARIE. – Tu devrais être célibataire et pourtant, tu as une grande famille : ma sœur, ma fille. Quand tu croises un homme, tu lui dis quoi ?

PIERRE. – Mon... fils.

MARIE. – Une famille nombreuse. Elle ne fait que s'agrandir.

ANGELE. – Comme le fossé qui le sépare de la bonne orthographe du mot autel.

MARIE. – Faites attention : faut pas y tomber, hein, m'sieur le curé.

PIERRE. – Y tomber ?

MARIE. – Dans le fossé.

ANGELE. – S'il en sort, il pourra au moins nous donner la signification à défaut de l'orthographe. Que représente l'autel pour vous ?

MARIE. – Et ne dites pas que c'est un bâtiment avec plusieurs chambres pour les voyageurs... les pigeons voyageurs... qui viennent roucouler. *(Elle imite le roucoulement des pigeons.)*

PIERRE. – L'autel... je... je suis derrière quand je dis la messe.

ANGELE. – Et quand vous avez prononcé votre sermon dimanche dernier sur la sexualité, où étiez-vous ?

MARIE. – Vous faites des sermons sur la sexualité ? Eh bien, vous voyez : ça ne m'étonne pas. Sacré curé, va !

PIERRE. – J'étais... dans... dans un état de méditation et je... je retourne méditer sur la terrasse. *(Il part très vite.)*

ANGELE. – Courage, fuyons. Et moi, je vais aller passer un coup de fil à ma mère supérieure.

MARIE. – Et pourquoi pas à la mère inférieure ?

ANGELE. – Parce que, dans un couvent, Marie, elle n'existe pas. *(Elle repart dans sa chambre.)*

MARIE. – Mon Dieu, que c'est compliqué, leurs histoires. Bon, je crois que je vais aller informer la patronne de ... l'hôtel qu'il se prépare une nouvelle guerre de religion qu'il vaudrait mieux éviter. *(Elle sort.)*

SCENE 10

MICHEL et COLETTE puis MARIE

MICHEL, *revenant*. – Elle ne veut rien entendre, cette connasse, cette mémère. Que des soucis depuis que j'ai entamé mon année sabbatique, si j'avais su... *(Son téléphone sonne.)* Allô ?... Quoi ? Madame Lacroix ? Ma gentille secrétaire vous a donné mon numéro pour que je vous fixe rendez-vous ? ... Et vous vous appelez Madame Lacroix ? C'est une blague ? ... Pourquoi ? Mais la croix, mais c'est moi qui la porte... Parce que je sors d'une chapelle avec un vicaire et un curé qui ont pris, comme moi, une année sabbatique, vous entendez une année sabbatique. Plus de rendez-vous avant un an minimum... Et plus de chocolat ! *(Il raccroche.)* Mais on les a lâchés ou quoi ?

COLETTE, *revenant*. – Ah, docteur, je vous cherchais justement.

MICHEL. – Plus de docteur, je vous l'ai dit, c'est Michel. (*Puis en aparté.*) Elle ne va pas encore venir m'embêter aussi, celle-là.

COLETTE. – Comment dire ? J'ai...j'ai procédé à un examen...approfondi.

MICHEL. – Je vous ai dit qu'il fallait appeler un chat un chat. Et alors ?

COLETTE. – Je...je n'ai rien remarqué.

MICHEL. – Voilà qui résout le problème puisqu'en réalité il n'y avait pas de problème.

COLETTE. – Non mais j'avais pensé...

MICHEL. – Qu'un curé qui grimpe sur une table à moitié nu en chantant « All you need is love » avait pu mettre ses idées en pratique avec vous ?

COLETTE, *perplexe*. – A moitié nu sur une table ?

MICHEL. – D'autant qu'en vous voyant en soutien-gorge, il aurait pu penser qu'il avait le feu vert.

COLETTE, *même jeu*. – En soutien-gorge ?

MICHEL. – Vous ne vous rappelez de rien ? C'est normal.

COLETTE, *même jeu*. – De...de quoi aurais-je dû me rappeler ?

MICHEL, *en aparté*. – Attends, tu ne m'embêteras plus longtemps. (*Puis à Colette.*) Vous ne vous rappelez vraiment de rien ?

COLETTE. – Je me serais mise en soutien-gorge hier ?

MICHEL. – Affirmatif.

COLETTE. – Vous me faites vraiment peur. Mais où ?

MICHEL. – Sur la petite place devant plusieurs dizaines de personnes.

COLETTE. – Quoi ? Mais ce n'est pas possible, je fuis les endroits où il y a du monde.

MICHEL. – Eh bien, pas hier parce que vous étiez dans un état second.

COLETTE. – Un état second...mais pourquoi ? ... Que s'est-il passé ?

MICHEL. – Parce que... certains symptômes comme les oreilles qui bourdonnent...

COLETTE. – Le manque de sommeil, les allergies comme aux acariens...

MICHEL. – Oui et d'autres que je ne vous dévoilerai pas ici.

COLETTE. – Si, allez-y, je suis prête à tout entendre.

MICHEL. – La peur de la foule, la solitude parce que vous êtes seule, n'est-ce pas ?

COLETTE. – Oui, mon mari est décédé voici cinq ans.

MICHEL. – Et de quoi est-il mort ?

COLETTE. – D'une...piqûre de guêpe, il est allergique, dans le fond de la gorge. Il était parti seul en randonnée sans téléphone dans les...gorges de l'Ardèche.

MICHEL. – Dans le fond de la gorge...dans les gorges...le poids du destin. Et donc tous les symptômes que nous évoquions m'ont fait penser à une nouvelle maladie.

COLETTE. – Nouvelle ?

MICHEL. – Seuls les médecins ont été informés.

COLETTE. – Mais pourquoi ?

MICHEL. – On ne veut pas alerter l'opinion publique.

COLETTE. – Et c'est grave ?

MICHEL. – Oui, si on n'en prend pas conscience.

COLETTE. – Mais ça consiste en quoi ?

MICHEL. – Sans trahir le secret professionnel mais mes collègues psychologues en savent plus, on déclenche cette maladie après un choc émotionnel.

COLETTE. – La piquûre de guêpe...Quelle maladie ?

MICHEL. – Plusieurs, on croit même en avoir beaucoup.

COLETTE. – C'est tout à fait moi.

MICHEL. – Et on ne vit plus, on évite les gens, on se replie sur soi.

COLETTE. – Ah oui, c'est tout à fait moi.

MICHEL. – Mais à un moment, on craque et on fait des choses dans un état second.

COLETTE. – Comme moi hier...mais le curé ?

MICHEL. – Il est probable qu'il a souffert lui aussi d'un choc émotionnel et que vous l'avez entraîné.

COLETTE. – Ce serait moi ?

MICHEL. – Je vous ai bien observée et tout porte à le croire.

COLETTE. – Mais comment guérir ?

MICHEL. – En revivant...enfin.

COLETTE. – Je vais boucler mes valises immédiatement et aller visiter, faire des folies, vivre.

MICHEL. – Non, non. (*Puis en aparté.*) Elle loue cinq chambres. Si Evelyne apprend que je l'ai fait partir, elle va me tuer.

COLETTE. – Pourquoi non ?

MICHEL. – D'abord, la police vous cherche après vos exploits d'hier. Restez ici le temps aussi que je prenne contact avec un collègue. Il y aura sans doute un petit traitement à suivre.

COLETTE, *heureuse*. – Ah docteur, je me sens déjà beaucoup mieux. (*Elle l'embrasse. Marie rentre à ce moment-là.*)

MARIE. – Oh là, je sens que je vais encore arrondir mes fins de mois.

MICHEL, *embarrassé*. – C'est en tout bien tout honneur, Marie.

MARIE. – Oui, on dit ça, c'est comme les piqûres de guêpe.

COLETTE, *la giflant*. – Ne parlez plus jamais de ça devant moi. (*Elle repart dans sa chambre.*)

MARIE. – Mais qu'est-ce qui lui a pris à cette demi-folle ?

MICHEL. – Ce serait trop long à vous expliquer.

MARIE. – Soit mais si Monsieur ne veut pas que je raconte à Madame ce que je viens de voir, il va falloir être généreux.

MICHEL. – Comment ça être généreux ?

MARIE. – Si vous me donnez cent euros, je me tais.

MICHEL. – Cent euros ? Mais il n'en est pas question. Je vais vous mettre à la porte si vous continuez.

MARIE. – Essayez.

MICHEL, *en aparté*. – Mon année sabbatique se poursuit sur les chapeaux de roue. (*Puis à Marie.*) C'est moi qui sors : comme je suis énervé, je retourne « Chez Mémère ».

MARIE. – J'ai peut-être exagéré mais qui ne risque rien n'a rien... Mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec Mémère ?

SCENE 11

MARIE et PIERRE

PIERRE, *revenant*. – Je crois qu'il vaudrait mieux que je fasse mes bagages.

MARIE. – Où iriez-vous ?

PIERRE. – Je...je ne sais pas, peut-être en pèlerinage.

MARIE. – Vous avez vraiment l’air d’un pèlerin, d’un faucon pèlerin : vous plongez sur tout ce qui bouge.

PIERRE. – Mais non.

MARIE. – Moi je vous dis que si. Où iriez-vous en pèlerinage ?

PIERRE. – A...à Lourdes. (*Puis en aparté.*) C’est le seul que je connaisse.

MARIE. – Vous iriez voir la Vierge Marie ?

PIERRE. – Oui, pour confesser mes péchés.

MARIE. – N’allez pas si loin, je m’appelle Marie. Je ne suis pas vierge mais peu importe, confessez-vous.

PIERRE. – Mais...vous n’êtes pas...

MARIE. – Pas quoi ?

PIERRE. – Une...une femme d’église.

MARIE. – Parce que vous, vous en faites partie ?

PIERRE. – Mais ...bien sûr.

MARIE. – Si vous êtes effectivement prêtre...

PIERRE. – L’abbé Pierre...

MARIE. – Alors, moi, je suis vraiment la Vierge Marie et je vous attends dans la grotte.

PIERRE. – Ce...ce n’est pas parce que j’ai...commis un péché, un écart que je ne suis pas prêtre.

MARIE. – Non seulement vous me prenez pour la Vierge mais en plus pour Jeanne d’Arc en même temps.

PIERRE. – Mais non, sincèrement, je suis...

MARIE. – Un faux curé et comment dit-on ? Pas un faussaire mais un...un...

PIERRE. – Un quoi ?

MARIE. – Un composteur.

PIERRE. – Un imposteur.

MARIE. – Voilà, c’est vous qui l’avez dit.

PIERRE. – Et j’aurais mieux fait de me taire.

MARIE. – Un composteur, que je suis bête.

PIERRE. – Si c’est vous qui le dites.

MARIE. – Hier soir, j’ai vu à la télévision un documentaire sur l’écologie, c’est ça que j’ai confondu.

PIERRE. – Sûrement.

MARIE. – Vous n’avez pas regardé ?

PIERRE. – Non.

MARIE. – J’ai vu dans le programme qu’il devait y avoir un film religieux sur la fête de Pâques.

PIERRE. – Sur la fête de Pâques ?

MARIE. – Oui : « Le silence des agneaux ».

PIERRE. – Un film religieux ? On en était loin quand même et de toute façon je dormais.

MARIE. – Il faut pouvoir se reposer après le sport, n’est-ce pas monsieur le curé imposteur ?

PIERRE. – Et vous, le modèle d’honnêteté, à quoi pensez-vous ? A demander encore une augmentation à votre patronne ?

MARIE. – Non, ce sera plutôt à vous.

PIERRE, *étonné*. – A moi ?

MARIE. – Je suis allée faire le ménage dans votre chambre.

PIERRE. – Et alors ?

MARIE. – Dans votre portefeuille, j’ai trouvé votre carte d’identité. Pierre Duchêne, c’est vraiment votre nom.

PIERRE. – Vous ne manquez pas de culot.

MARIE. – J’en ai fait une photo et une autre de la lettre que ma patronne vous a adressée.

PIERRE. – Mais de quel droit ?

MARIE. – Si vous ne me donnez pas deux mille euros d’ici demain soir, je le dis à Monsieur Michel.

PIERRE. – Quoi ? Mais vous pouvez toujours courir.

MARIE. – Jusqu’au commissariat où je dirai que c’est vous qui couriez à moitié nu et que vous avez drogué la femme qui était avec vous et que vous avez abusé d’elle pendant son sommeil.

PIERRE. – Mais ce ne sont que les fantasmes de cette femme.

MARIE. – Ne niez pas, elle s’est confiée à moi tout à l’heure. Je l’ai croisée quand elle allait faire des prélèvements.

PIERRE. – Des prélèvements ?

MARIE. – Elle s’est confiée à moi : c’est une bonne catholique.

PIERRE. – Des fantasmes et du chantage.

MARIE. – Des fantasmes ? Je t’ai filmé sur mon téléphone, monsieur le composteur.

PIERRE, *très énervé*. – Imposteur.

MARIE. – C’est toi qui l’as dit et même à moitié nu, on te reconnaît bien.

SCENE 12

MARIE, PIERRE et EVELYNE

EVELYNE, *rentrant avec une bouteille et deux verres*. – Vous avez prévenu les autres, Marie ?

MARIE. – Oui, elles vont descendre. Je leur ai dit que j’irais les chercher.

EVELYNE. – Eh bien, allez-y et ramenez trois autres verres au cas où mon mari reviendrait.

MARIE. – Mais j’étais en pleine discussion avec monsieur l’abbé.

PIERRE. – Non, je crois que c’est fini, j’avais bien compris.

EVELYNE, *à Pierre*. – Retournons sur la terrasse arrière. J’invite tout le monde à prendre un verre de rosé.

PIERRE, *à Marie*. – Mais vous pouvez faire une croix dessus.

EVELYNE. – Une croix dessus ? Il y en a déjà une petite sur la bouteille. C’est sûrement Michel.

MARIE. – Sa collection personnelle.

PIERRE, *à Evelyne*. – Oui, elle peut faire une croix dessus. Elle me fait chanter.

MARIE, *à Evelyne*. – Il…il a repris « All you need is love » et j’ai même filmé. Hein, monsieur le curé que je vous ai filmé ?

PIERRE. – Heu…oui.

MARIE. – Et il allait aussi chanter Yesterday quand vous êtes arrivée.

EVELYNE. – Allons bon.

MARIE. – Et si vous voulez mon avis : si on chantait ça tous les dimanches à la messe, les églises seraient pleines.

PIERRE. – Les prisons pourraient être pleines aussi si on y écrouait les personnes comme vous.

MARIE. – Ecrouait ? Voilà qu’il recommence à ne pas parler français.

EVELYNE. – Les prisons ? Il va falloir éclairer ma lanterne parce que j'ai du mal à vous suivre.

MARIE. – C'est lui qui va vous suivre jusqu'à la terrasse et moi je ramène les verres et les autres. (*Elle part en chantant.*) Je frappe au numéro un, je demande mademoiselle Angèle, la concierge me répond...

SCENE 13

PIERRE, EVELYNE puis ANGELE, MARIE et COLETTE

EVELYNE. – Mon hôtel est au bord de la guerre civile, Mémère veut ma perte, la police patrouille.

PIERRE. – N'exagérons pas.

EVELYNE. – Et tout est de ta faute, imbécile.

PIERRE. – De ma faute ?

EVELYNE. – Parfaitement. Si tu n'étais pas venu ici déguisé en curé, rien ne serait arrivé.

PIERRE. – Mais c'était pour te faire une surprise.

EVELYNE. – A présent, non seulement la police te recherche ainsi que l'autre agoraphobe en soutien-gorge mais tout le monde en veut à tout le monde dans cet hôtel.

ANGELE, *rentrant*. – Je réponds à l'appel dans un souci d'apaisement mais sachez, monsieur l'abbé, que votre comportement me déplaît.

PIERRE. – J'ai... toujours été un peu marginal, j'ai un style bien à moi.

ANGELE. – Eh bien votre style n'est pas le mien ni celui de tous les prêtres que je connais.

EVELYNE. – Comme l'ennui naquit de l'uniformité, il ne faut pas lui reprocher d'être original.

PIERRE. – Voilà : je suis un original.

MARIE, *revenant*. – L'autre arrive. Et je ramène bientôt les verres. (*Elle part à la cuisine.*)

ANGELE. – Et ma mère supérieure est choquée également de tout ce que j'ai pu lui raconter.

EVELYNE. – C'est pour cela qu'il faut dédramatiser... autour d'un bon verre de rosé.

COLETTE, *rentrant*. – Oh oui, le rosé, c'est la vie. Mordons à pleines dents dedans.

PIERRE. – C'est cela : avant de parler de l'au-delà, faisons honneur au vin d'ici.

EVELYNE. – A la bonne heure. (*Puis à Colette.*) Vous m'aviez parlé d'un régime très strict, je suis contente que vous y fassiez une entorse.

COLETTE. – Et pas seulement une entorse, je vais prendre mon pied à présent. J'ai envie de m'encanailler.

ANGELE. – Vous encanailler ?

COLETTE. – Et d'abord en buvant un bon verre de rosé avec vous, ma sœur. Lâchons-nous.

EVELYNE. – Et nous mettrons les problèmes bien à plat de façon à les régler.

ANGELE. – Si c'est pour faire la paix, j'aurais mauvaise grâce de refuser.

PIERRE. – Allons donc faire un sort à cette bouteille. *(Ils partent sur la terrasse.)*

SCENE 14

MARIE et MICHEL

MARIE, *revenant*. – Et voilà les verres manquants. Croisons les doigts pour que tout s'arrange. Même si j'aurais moins de chances d'arrondir mes fins de mois. *(Elle part sur la terrasse en chantant.)* Je frappe au numéro un, je demande mademoiselle Angèle, la concierge me répond...

MICHEL, *revenant*. – Je n'aurais pas dû gifler Mémère. Qu'est-ce qui m'a pris, surtout devant les policiers ? Elle est réussie mon année sabbatique. Je suis à cran. Heureusement que je me suis préparé une petite boisson relaxante en injectant à travers le bouchon. *(Son téléphone sonne.)* Allô ?...Madame Cardinal ? ...Mais je ne vous connais pas, Madame...Mais non, il n'est pas question que je vous fixe un rendez-vous. Je suis en congé pour une année, une année sabbatique...Mais oui...Quoi, Madame Lacro vous a donné mon numéro ? Aussi ! ...Non, vous n'aurez pas de rendez-vous, que vous soyez Cardinal, Vicaire, Chapelle ou Lacroix, je n'ai aucun rendez-vous pour toute l'église catholique, vous avez compris ? *(Il raccroche sèchement.)* Mais attends un peu, tu vas voir. *(Il compose un numéro et tout aussi sèchement.)* Allô, Madame Lacro ? ... Mais oui, c'est moi...Pourquoi je suis énervé ?... *(Il change subitement de ton.)* Oui, tu me manques aussi...Non, je ne peux pas revenir...Si je ne reviens pas, tu continues à transmettre mon numéro privé ?...Mais, c'est du chantage. Mais... *(Décomposé, il raccroche. Marie revient mais a entendu la fin de la conversation.)*

MARIE. – Mais qu'est-ce que j'ai à laisser traîner mes oreilles ? Avec ce que je viens d'entendre, ce n'est plus cent mais mille euros que je veux sinon je raconte tout à Madame.

Michel, *se ressaisissant*. – Quoi ? Vos mille euros, vous pouvez faire d'ores et déjà une croix dessus, vous entendez : une croix dessus.

MARIE. – Comme sur la bouteille ?

MICHEL, *troublé*. – La bouteille ?

MARIE. – La bouteille de rosé qu'ils ont ouverte et qu'ils sont occupés à boire.

MICHEL, *même jeu*. – Qu'est-ce que vous dites ?

MARIE. – Pour essayer d'arrondir les angles, Madame offre un verre.

MICHEL. – Un ...verre ?

MARIE. – Enfin la bouteille parce qu'ils sont quatre.

MICHEL. – Quatre ?

MARIE. – Le curé, l'angora machin chouette, la nonne et madame.

MICHEL. – Quatre ? ... Mais, ce...ce n'est pas possible, on...on ne peut pas.

MARIE. – Pas quoi ?

MICHEL. – Boire ma bouteille, elle...est...

MARIE. – Elle est quoi ?

MICHEL. – Personnelle, on...on ne peut pas la boire.

MARIE. – Pourquoi ? C'est la même que les autres si ce n'est que madame a remarqué qu'il y avait une petite croix dessus.

MICHEL. – Une petite croix, Mon Dieu ! Une petite croix.

MARIE. – Dites, je peux savoir pourquoi vous faites une croix sur une bouteille ?

MICHEL. – Mais en voilà des questions.

MARIE. – Et en voilà une réponse. Ma question vous gêne ? On va passer à deux mille euros.

MICHEL. – Non, elle...elle ne me gêne pas.

MARIE. – Mais répondez alors.

MICHEL. – C'était la plus fraîche et j'avais besoin d'une boisson...fraîche.

MARIE. – Comment le saviez-vous ? Vous avez tâté ?

MICHEL. – Voilà, j'avais tâté...comme vous dites...avant d'aller chez Mémère.

MARIE. – Et qu'est-ce que vous êtes encore allé faire chez Mémère ?

MICHEL. – Mais cela vous regarde sans doute ? Mêlez-vous de vos affaires.

MARIE. – Si je ne peux pas savoir, c'est que ce n'est pas très catholique.

MICHEL. – Ne me parlez plus de religion catholique, j'arrive à saturation.

MARIE. – Allez, confessez-vous, j'aime bien entendre les confessions. Que faisiez-vous chez Mémère ?

MICHEL, *en aparté*. – Je ne peux pas lui dire la vérité, elle risque d'en encore faire monter les enchères.

MARIE. – Si je ne le sais pas, je vais aller lui demander...et le dire à tout le monde.

MICHEL. – Non, je...je suis allé boire un rosé.

MARIE. – Encore ? Mais vous êtes alcoolique.

MICHEL. – Non...Elle en veut à Evelyne, c'était pour discuter, pour faire la paix.

MARIE. – Ah ? Comme ici avec la bouteille de rosé...avec une croix dessus ?

MICHEL, *effondré*. – Mon Dieu, ma bouteille de rosé.

MARIE. – Une bouteille, c'est une bouteille, il y en a d'autres.

MICHEL, *même jeu*. – Non...pas...pas aussi fraîche.

MARIE. – Bien, je vais aller remettre de l'ordre. Vous savez que parfois, vous êtes bizarre ?

MICHEL. – Oui, je...excusez-moi.

MARIE. – Enfin, pas plus que les autres parce que depuis hier, nous sommes gâtés. (*Elle sort.*)

SCENE 15

MICHEL, PIERRE, EVELYNE, COLETTE, ANGELE puis MARIE

PIERRE, *revenant, hilare et dans un état second*. – Allez, maintenant, on va danser.

MICHEL – Non, calmez-vous. Vous avez bu du rosé ?

PIERRE, *même jeu*. – Qu'est-ce que tu aurais voulu que je boive ? Une tisane ? Ce n'est pas ma tasse de thé. (*Il rit.*)

ANGELE,/ COLETTE/EVELYNE, *rentrant dans le même état et chantant en chœur « Petite Angèle » de Daniel Balavoine*. – Il faut vraiment que je dise à Angèle qu'ici c'est la révolution, que tous les mômes foutent en l'air les poubelles de la région, qu'elle prenne sa bécane, qu'elle sorte de chez elle, qu'elle laisse tomber son feuilleton, pour me donner sur ces jeux rebelles une explication, oh ! oh ! oh !

ANGELE. – Eh ! Mais...Angèle, c'est moi !

COLETTE/EVELYNE, *en chœur*. – C'est toi ! (*Regardant Michel.*) C'est elle !

MICHEL. – Je m'en fous.

PIERRE. – Ah, j'adore Balavoine. Pas vous toubib ?

MICHEL. – Pas aujourd’hui, non.

PIERRE. – Je vous pardonne.

ANGELE. – Il vous donne l’absolution.

ANGELE/COLETTE/EVELYNE, *en chœur*. – Yeh !

COLETTE. – Il vous absolutionne.

ANGELE/COLETTE/EVELYNE, *en chœur*. – Yeh !

EVELYNE. – Il vous absout.

ANGELE/COLETTE/EVELYNE, *en chœur*. – Yeh !

PIERRE. – J’absous et je ne suis pas soûl, je n’ai bu que deux petits verres.

MICHEL. – Mais quels verres !

ANGELE. – Maintenant, musique !

COLETTE. – Vite que je m’encanaille !

EVELYNE. – J’allume la radio.

MARIE, *revenant avec son portable pour filmer*. – Je ne vais pas rater ça, ça peut valoir cher.

(Ils se mettent à danser tous les quatre sur une musique endiablée. Michel est effondré. Marie filme. A la fin de la chanson, Evelyne, Colette et Angèle se dirigent vers les chambres.)

MARIE. – Je vais les suivre : avec un peu de chance, ils vont se déshabiller dans la même chambre. *(Elle les suit après avoir coupé la radio.)*

MICHEL. – Non, pas dans la même chambre !

PIERRE. – Si. Dieu a dit : « Aimons-nous les uns les autres » *(Il se remet à chanter.)* All you need is love, love, love is all you need.

MICHEL, *l’empoignant*. – Et tout ça, c’est de ta faute. Tu vas payer. *(Marie revient. Elle le filme quelques secondes.)*

MARIE. – Le tarif va encore augmenter, c’est Byzance.

PIERRE. – Oui, enlace-moi, aimons-nous les uns les autres.

MICHEL. – Non, j’ai une meilleure idée. Tu vas venir avec moi jusqu’au commissariat et tu vas leur dire que c’est toi qui chantais sur la terrasse de chez Mémère.

PIERRE. – La terrasse de Chez Mémère ?

MICHEL. – Oui, ils ont adoré, ils veulent que tu leur signes des autographes.

PIERRE, *hilare*. – Oh oui, oh oui ! J'ai toujours voulu faire carrière dans la chanson. (*Il se met à chanter « Pour moi la vie va commencer » de Johnny Halliday en changeant certaines paroles.*) Pour moi, la vie va commencer. Retourne chercher du rosé.

MICHEL. – Ça tombe bien : tu aimes la musique et tu vas finir au violon.

MARIE, *se frottant les mains*. – Et moi, pour mettre tous mes sous, je vais avoir besoin d'une grosse caisse.

MICHEL. – Viens, allons faire un bœuf.

MARIE. – Qu'est-ce que ça veut dire : faire un bœuf ?

MICHEL, *à Marie*. – Toi, ta gueule !

PIERRE. – Un bœuf ? Oh oui ! Oh oui ! Je meurs de faim, le rosé m'a ouvert l'appétit.

MICHEL. – Viens, il y a un restaurant dans le commissariat. (*Ils se dirigent vers la porte. Michel se retourne vers Marie.*) Et vous, Marie...

MARIE. – Je rajoute cent euros pour la grossièreté. Vous voulez mon numéro de compte ?

MICHEL. – Non, vous direz à Madame que les problèmes sont terminés, je retourne travailler, finie l'année sabbatique.

PIERRE. – Mais on s'amuseait pourtant bien. Vive l'année sabbatique !

MARIE. – Mais vous n'allez pas partir sans me payer !

MICHEL. – Si.

PIERRE. – On y va ? J'ai faim.

MARIE. – Mais je vais tout raconter.

MICHEL. – Je m'en fous. Finie l'année sabbatique. (*Il la gifle.*)

PIERRE. – Et vive le bœuf ! Vive le bœuf !

MICHEL. – Et le rosé.

PIERRE/MICHEL, *en chœur*. – Vive le bœuf et le rosé ! Vive le bœuf et le rosé ! (*Pierre et Michel sortent. Marie pleure bruyamment.*)

PIERRE, *revenant seul*. – Et vive l'année sabbatique !

RIDEAU

